

Le QUARTIER LATIN

Directeur: JACQUES HEBERT

BIEN FAIRE ET LAISSER BRAIRE

Rédacteur en chef: JEAN-LOUIS ROUX

DERNIÈRES EFFLUVES DU PIMENT

Pour la dernière fois de l'année, le piment des nouvelles sera apprêté à l'intention des lecteurs du Quartier latin. C'est dommage, car le flot de nouvelles qui nous parvient chaque jour exhale de plus en plus des arômes piquants et chauds.

Avec beaucoup de constance et plus ou moins de succès, nous avons essayé d'extraire de l'actualité ce qu'on peut y trouver d'intéressant pour le public étudiant.

Au début de l'année, on nous avait conseillé de diriger un feu nourri sur ceux que tout le monde reconnaît comme les colonnards, les collaborateurs et les Quislings du Canada français. Il faut avouer que nous n'avons pas suivi très rigoureusement cette ligne de conduite, et que nous avons plutôt négligé la bande Harvey-Bouchard-Mabeux. Le public nous saura gré, j'espère, de ne pas lui avoir remué sous le nez cette infâme saignée. Notre rôle était de lui servir du piment, et non pas de la m...e.

Notre récolte de piments nous a fait voyager de Montréal à Téhéran, de Londres à la Bibliothèque, du Valerteria à Moscou, de l'Arcade à la Chine, de McGill à l'Argentine, du Jour à la Charité. Nous avons cherché à faire sourire les lecteurs par l'ironie et la critique qui ont pu parfois porter à faux. Cela nous

a peut-être entraînés dans quelques polémiques apparemment acérées. Mais nous espérons que ceux qui se sont amusés à ferrailer avec nous à coups de Waterman et de Parker se retirent du combat sans aigreur malgré les blessures et les entailles que nous aurions pu leur causer. De notre côté, nous nous retirons sans tenir rancœur aux spadassins de la plume ou de la langue, responsables des coupures dont nous souffrons. Nous profitons de la période de répit qui nous est offerte pour soigner et guérir nos plaies. Nous nous promettons bien de reprendre la lutte à l'ouverture des hostilités en septembre.

Dans l'intervalle, nous verrons à effiler nos armes, à perfectionner nos instruments aratoires propres à la récolte du piment: nous expérimentons de nouvelles recettes, et nous nous promettons un menu dont les plats principaux seront d'un intérêt universitaire.

Préparez-vous, chers lecteurs, à ingurgiter une concoction de restaurant, de cafétéria et de maison des étudiants. Elle vous sera servie à toutes les sauces, apprêtée de toutes les manières imaginables, assaisonnée de fines herbes, et toujours forte en piment.

Pierre Lefebvre et
Guy Beaugrand-Champagne

VIVE LE BÉRET!

L'enterrement du béret est chose assurée. — Parlez-en aux anciens. — "Si la police, boboun, boboun...". — Lettre d'une jeune fille en fleur. — "Amor, amor"... — "Parlez-moi d'amour, redites-moi des choses tendres...". — Où la muse enjôle l'auteur. — Galerie de personnages sympathiques. — Tourlou!

Nous avons annoncé en primeur, que nous aurions cette année un enterrement du béret. La nouvelle ne signifie peut-être pas grand-chose pour les étudiants qui n'ont pas connu ces parades célèbres. Or, comme elles n'ont pas eu lieu depuis plusieurs années, la majorité des étudiants ne se font pas idée de l'aubaine qui leur sera offerte cette année.

Il faut voir avec quelle chaleur et quel enthousiasme les anciens nous parlent de cette joyeuse manifestation.

Les traditions ne sont pas nombreuses dans notre jeune université, aussi faut-il retenir celles qui voudraient nous échapper. C'est ce qui arrivera de la parade et de l'enterrement du béret à moins que l'on ne réagisse au plus tôt.

Cette année de notre vingt-cinquième anniversaire se prêterait bien à la résurrection de la plus joyeuse et de la plus populaire de nos traditions. Il est évident que les carabins ne demanderont pas mieux que de s'amuser un peu et de se promener sur la Catherine.

Où situe la manifestation en avril: après le carême autant que possible! Elle consistera en une parade monstre dans la ville avec chars allégoriques de facultés, cannes, bérets, flambeau (c'est en soirée!), boums et tout le reste... sans oublier l'enterrement!

Ce que nos amis du corps constabulaire vont se faire du mauvais sang. Qu'ils ne craignent! Nous serons bien gentils (!).

Nous avons reçu une lettre fort aimable d'une jeune lectrice du Quartier latin. Cette charmante personne nous exprime son admiration pour notre journal, mais nous reproche une chose: l'absence de billets d'amour dans nos colonnes. Nous sommes navrés, Made-

moiselle, absolument navrés. L'oubli que vous nous signalez fort justement quoique un peu tard est in pardonnable de la part d'étudiants pour la plupart virils et bien disposés à l'égard des jeunes filles. L'amour est une chose admirable... et les billets d'amour, alors!

Cette remarque judicieuse nous plonge dans la confusion et les remords les plus amers. Espérons que nos successeurs répareront comme il se doit notre lamentable erreur.

Que puis-je faire, mademoiselle, que vous offrir, en réparation, ce modeste poème qui synthétise mes tendres sentiments à votre égard:

Mon amour
En velours
Tout le tour,
Ton cœur
En fleur
Je savoure
Lour, lour!

Une atmosphère de mélancolie discrète règne au local du Quartier latin. On n'y voit guère Jean-Louis depuis Phèdre; on s'ennuie de ses colères... Le grand président Charles ne vient plus nous voir: il prépare sa licence (il est bien temps)... Le Père est pris par les confessions du carême... Pierre Lefebvre a switché à Radio-Monde (dure perte pour le Quartier latin!). Tanguay est hélas! à Poly. Pierre Godin ne tient plus en place depuis le printemps. Lomer Guoin, spécialiste en éditoriaux ne vient plus depuis deux jours (!). Le chef des nouvelles a fait ses adieux. D'Iberville Fortier fait de courtes apparitions et nous assomme avec une histoire de droit romain qui n'est ni drôle, ni grivoise. Bissonnette est un autre toqué du droit romain (cela doit être un truc comme l'existentialisme, ça!). Beaugrand-Champagne et Campeau constituent l'arrière-garde. Ce sont de joyeux gaillards, mais pourtant, on rit moins dans la boîte du Quartier latin...

C'est que ce quarantième numéro est le dernier jusqu'à septembre.

Et c'est un peu triste...
Jacques HEBERT

Partir, c'est vivre un peu

De nouveau, les pays font semblant de s'habituer à la paix; les barbelés disparaissent des frontières, les arbres ne sont plus des canons camouflés, mais de véritables arbres.

Pour la première fois depuis cinq ans, on nous permet de partir... autour de la terre des hommes.

C'est inouï, sensationnel, incroyable, et c'est pourtant vrai: NOUS SOMMES LIBRES!

Depuis des jours, des mois, des années, nous rêvons de départs, de routes, d'aventures... Et voilà que le temps est arrivé. Rien, davantage, ne doit nous retenir. Le monde nous appartient avec ses mers, ses continents, ses soleils, ses lunes.

Il est bien possible que ce ne soit pas pour longtemps; raison de plus de partir tout de suite pendant que nous en avons encore le loisir.

Car les hommes sont bien étranges. La Providence leur a donné des territoires merveilleux et ils ne veulent pas les voir. Il y a des hommes qui vivent dans des bois bien frais, dans des jungles remplies de beaux fruits, d'oiseaux et de fougères, dans des déserts paisibles où le soir est doux comme le miel sauvage, dans des îles perdues au milieu de mers immenses, dans des pays de neige où tout est blanc; d'autres hommes, encore, vivent au bord de lacs limpides, dans des villages coquets et riants, dans des villes splendides...

Si les hommes étaient plus simples, peut-être verraient-ils davantage le moyen d'utiliser cette malheureuse terre, cause de leurs soucis. Si les hommes des villes splendides allaient visiter les hommes des déserts paisibles où le soir est doux comme le miel

sauvage; peut-être oublieraient-ils la désolation de leur condition humaine. Si les hommes voyageaient, les désirs de conquête et d'expansion territoriale sombreraient bientôt dans l'histoire. Parce que le voyage est la seule véritable conquête. Ainsi, New-York n'appartient pas aux Etats-Unis tel que nous l'enseignent la géographie conventionnelle. Savez-vous à qui appartient cette ville de fous? Et bien, c'est à moi, tout simplement. J'y

visiterais cette année même la charmante ville de Caen...
Et des Français libres et joyeux visiteraient cette année même la charmante ville de Hambourg...

Alors que l'orage se dissipe, il ne faut plus hésiter: il faut partir. Partir, en regardant partout sauf en arrière...
Mais partir, cela ne veut pas dire qu'il faille se rendre à la Terre-de-Feu ou au Sahara.

Il y a des randonnées de huit jours, à pieds, sans bagages qui sont plus importantes et plus vraies qu'une croisière autour du monde à bord de l'Empress of Britain; il y a des voyages d'un instant plus authentiques que des pèlerinages sans fin...

Tous les hommes peuvent donc partir...
Celle conquête du monde se fait sans fusil, sans bombe, sans radar, sans mort. Au contraire tout ce qu'elle nécessite c'est un peu d'amour. Et pour que les hommes s'aiment, il est utile qu'ils se connaissent.

Cela nous amène à déclarer que: LE TOURISME EST PLUS IMPORTANT A LA PAIX QUE LA DIPLOMATIE, LA POLITIQUE, LES ARMEMENTS, L'O.N.U. (3) L'histoire nous apprend que plusieurs grands chefs guerriers n'avaient jamais traversé les frontières de leur pays avant de le faire à la tête de leur armée. C'est fâcheux. Il est probable que ces messieurs n'auraient pas pensé à la guerre s'il leur avait été donné de visiter à bicyclette les pays convoités.

Et des Allemands libres et joyeux visiteraient cette année même la charmante ville de Caen...

Et des Français libres et joyeux visiteraient cette année même la charmante ville de Hambourg...

Alors que l'orage se dissipe, il ne faut plus hésiter: il faut partir. Partir, en regardant partout sauf en arrière...

Mais partir, cela ne veut pas dire qu'il faille se rendre à la Terre-de-Feu ou au Sahara.

Il y a des randonnées de huit jours, à pieds, sans bagages qui sont plus importantes et plus vraies qu'une croisière autour du monde à bord de l'Empress of Britain; il y a des voyages d'un instant plus authentiques que des pèlerinages sans fin...

Tous les hommes peuvent donc partir...

(1) L'auteur comprend très bien que plusieurs lecteurs ne soient pas au courant. La Presse de l'époque n'a même pas donné deux lignes à l'événement.
(2) Le lecteur a sans doute remarqué que etc etc écrit en caractère plus petit (huit points au lieu de dix). L'auteur a voulu indiquer que le reste de ses possessions n'est pas bien considérable.
(3) Nous espérons bien que cette phrase sera reproduite dans les Feuilles Démocratiques de T. D. Bouchard.

ZEUS PARMIS NOUS

Lorsque Zeus se fit vieux et se mit à radoter, il inventa les professeurs. C'est un fait patent, véritable et connu.

On sait beaucoup moins cependant, et pour cause, les circonstances qui entourèrent la création de ce qu'avec beaucoup d'ironie, on est convenu d'appeler l'étudiant. Je vais vous raconter le fait tel que je l'ai lu dans les "Chroniques mythologiques" jadis volées à la bibliothèque Fraser.

Un jour, Zeus, ayant bu, fut pris de vin. Il acquit du même coup beaucoup d'esprit. Ce sont choses qui arrivent, ne soyons pas scandalisés. Son cerveau pétillant lui suggéra bientôt d'étranges visions fantaisistes que le bonhomme Zeus ruminait joyeusement en lançant son petit rire des jours de fêtes dans les échos du ciel. Hi...hi...hi...hi...

Tout à coup, une idée plus géniale que les autres vint gentiment lui chatouiller la substance grise. C'était fatal... Zeus se leva; et ayant fait taire toute la hiérarchie mythologique babillarde, il se gourma et dit:

"Vénérables dieux et déesses, sous-dieux et sous-déesses, voyez: Nous venons d'enfanter d'une idée merveilleuse. Nous allons créer un homme nouveau. Vous savez comme les Humains sont gros et sans esprit. Celui-là au contraire sera intelligent, paresseux et fantaisiste. Les vieux messieurs seront jaloux de sa jeunesse et Madeleine se trémoussera d'aise aux brillantes manifestations de son esprit. Il fera sensation. Nous le nommerons Carabin."

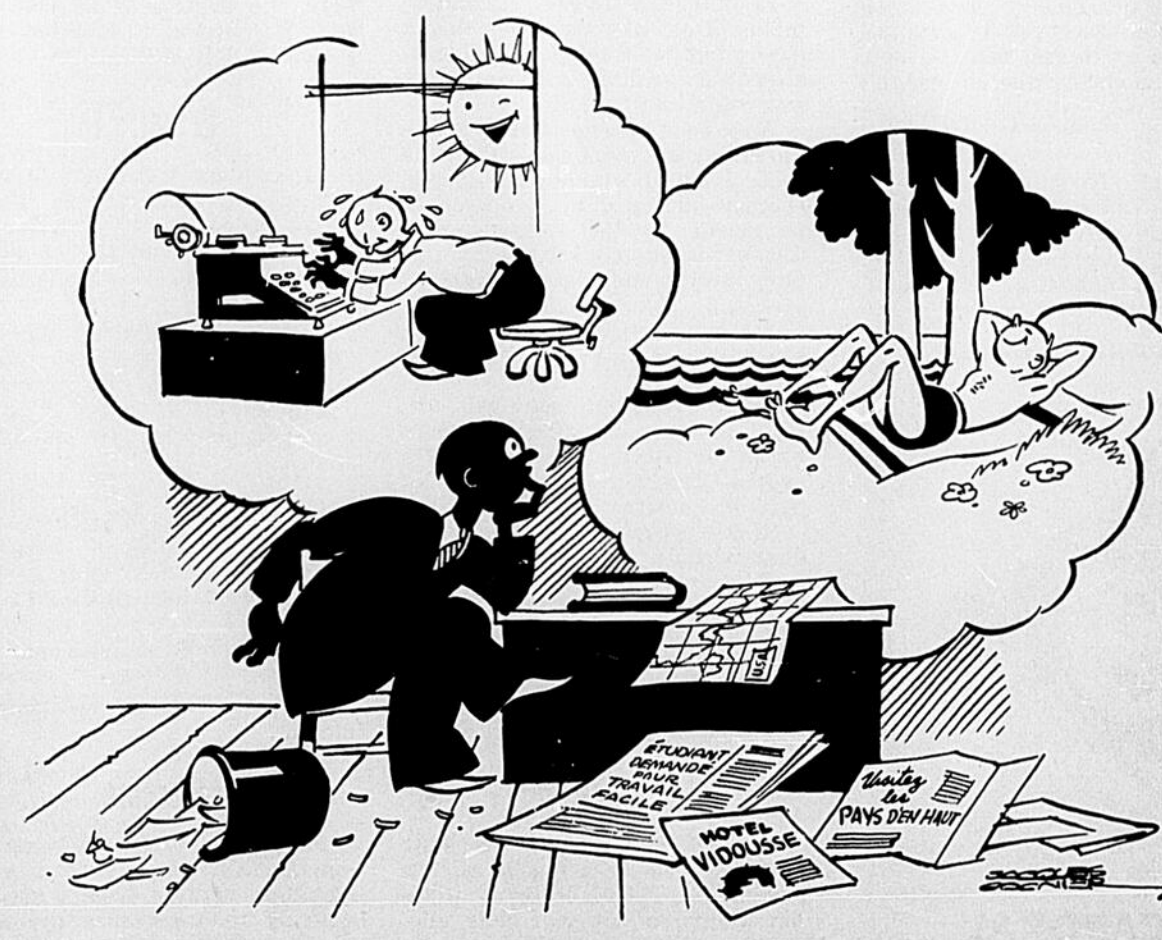
Cependant, l'étudiant en question ne sera pas complètement heureux. Nous ne saurions permettre ça aux hommes. Aussi l'effligerons-nous d'une période annuelle de vacances durant laquelle l'étudiant s'ennuiera. Alors, il regrettera la monotonie du ton professoral, l'amabilité des huissiers de l'Université, les nuits de vie intense, la veille d'un examen. Alors, il y aura des grincements de dents. Mais un jour, nous enverrons sur la terre un message de joie et ceux qui l'entendront seront sauvés. Un jour, le 22 mars 1946, Nous Nous servirons du grand journal "Le Quartier latin" pour dire aux étudiants ce qu'il faut faire durant les vacances pour connaître la lumière. Si les étudiants Nous écoutent, le monde sera sauvé. Sinon, malheur au monde." Cette harangue terminée, Zeus prit un air solennel et dit: "Que l'étudiant soit, et l'étudiant fut."

Chers Carabins: Comme il convient, je vais finir par une exhortation: La Providence zéudique descend en nous enseigner comment passer nos vacances saintement. Sachons profiter de la grâce qui passe et suivons les bons conseils qu'elle nous donne. Et quand nous mourrons, nous irons chanter les gloires de Zeus au ciel mythologique. C'est la grâce que je vous souhaite.

I. GOUDREAU,
Promotion '50

A NOS LECTEURS
Ce quarantième numéro de notre journal est hélas! le dernier d'ici octobre prochain. Nos abonnés voudront bien nous faire parvenir leur renouvellement au plus tôt (\$2 par année) afin de s'assurer leur "Quartier latin" dès le premier numéro en octobre. Les chèques ou mandats seront faits à l'ordre de l'Association générale des Etudiants de l'Université de Montréal, 2900, boulevard du Mont-Royal, Montréal.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



LE PROBLÈME SOCIAL À QUÉBEC

Le Département des Relations Industrielles de la faculté des Sciences Sociales de l'Université Laval a tenu son premier congrès au Château Frontenac, le 11 mars. L'Université constate l'acuité du problème social. Elle veut apporter des réalisations de caractère essentiellement spirituel, moral et humain: l'initiative du congrès l'a démontré.

"Les Relations Industrielles ont besoin d'une intervention universitaire", a souligné le T. R. P. Lévesque, o.p. doyen de la faculté des Sciences Sociales de Laval. Et l'Université peut répondre à leurs exigences par ses travaux de recherches, par la formation morale et technique de spécialistes et de chefs ouvriers ou patronaux.

Il convenait au début de ce congrès, de connaître la vie des relations industrielles au Canada: M. Gérard Tremblay, sous-ministre du Travail, avait intitulé sa conférence: "L'Evolution des Relations Industrielles au Canada".

Une des tendances de cette évolution, dans le domaine légal est maintenant réalisée: il s'agit de la nouvelle loi de l'aide à l'apprentissage; facteur important de saine économie et de protection ouvrière. M. Léonce Girard, secrétaire du comité paritaire de l'industrie de la chaussure à Montréal, nous en exposa le fonctionnement et les conséquences.

Le Dr Lucien Brouha était des mieux qualifiés pour nous renseigner sur les derniers développements de la science de: "La Fati-

gue Industrielle et la productivité". Réellement nous devenons de plus en plus humain dans l'industrie: on ne veut plus considérer l'homme comme une machine. Il a une originalité foncière de nature, il faut la lui conserver.

Seul un avocat et un aviseur légal, pouvait nous entretenir de conciliation, d'arbitrage et de tribunaux de travail: à Mre L. P. Pigeon revenait cette tâche difficile.

Enfin, le soir, au dîner, M. Jean Després présenta M. Jef Rens, sous-directeur du B.I.T. La conférence de M. Rens couvrait le vaste champ des "Relations Industrielles dans l'état moderne". Le mouvement ouvrier demande la sécurité, l'organisation patronale se renforce de plus en plus, et enfin, nous assistons à une tendance croissante de l'intervention de l'état: Problème complexe que le conférencier traita avec aisance et clarté.

La réussite et le succès de cette belle journée d'étude a prouvé encore une fois, que la solution du problème des relations entre le capital et le travail exige une action pratique immédiate, dirigée par des principes chrétiens solides.

Les élèves de Relations Industrielles de Montréal qui ont assisté au congrès remercient le T. R. P. Lévesque, o.p., M. l'abbé Dion, M. Jean Després et les étudiants de Laval de leur hospitalité.

André MERCIER (R.I.)

L'ESPIONNAGE SOVIÉTIQUE

L'ambassade russe à Ottawa a cru devoir décommander la réception qu'elle donne chaque année en février. Elle a agi sagement. Nous aurions aimé qu'il en fut ainsi du "Conseil National de l'amitié Canado-soviétique". Mais ses dirigeants n'ont pas la même discrétion. Au lieu de se taire et d'essayer de faire oublier leur bêtise, ils s'efforcent de l'exposer, de la justifier même. C'est ainsi que l'un d'eux publiait, le 27 février, un long plaidoyer pro domo. En résumé c'est la défense de l'espionnage russe, l'approbation des vilenies commises contre le Cana-

da par un pays allié dont les représentants recevaient notre hospitalité. "Cet espionnage, écrit-il, pratiqué par tous les pays n'est jamais considéré comme acte inimical (sic), encore moins comme "casus belli". Peut-on pousser l'aveuglement aussi loin. On a défini le communiste en dehors de la Russie: "un homme prêt à trahir sa patrie au bénéfice d'un pays étranger". Les membres de la "Canadian - Soviet Friendship" sont-ils irréductibles à toute évidence?

E. S. P.

BALLON-PANIER

Le sport est merveilleux: il assouplit, il renforce. Aussi avez-vous remarqué que certaines de nos étudiantes ont acquis une élégance nouvelle? La cause? Il ne peut en avoir qu'une: c'est l'établissement de l'équipe féminine de ballon-panier. Oui, une autre équipe féminine. Oh, ces femmes! Bientôt sans doute on les verra se mesurer sur glace à quelque équipe de hockey. Quel plaisir pour le spectateur d'assister à une partie de hockey tout en regardant évoluer d'élégantes patineuses. Pour le moment nous devons nous contenter du ballon-panier. Le Polytechnique est témoin de nos pratiques assidues. Les équipières ne possèdent pas encore l'habileté des professionnels, mais elles espèrent l'acquérir avec le temps... Il arrive cependant de voir une équipière compter un point pour l'équipe adverse. Chacun a ses distractions!

Somme toute notre équipe féminine s'entraîne consciencieusement et aspire à pouvoir bientôt jouer d'une façon satisfaisante et agréable à regarder. On dit d'ailleurs que le short est un assez joli vêtement...

Toute étudiante désirant faire partie de l'équipe n'a qu'à se rendre à Polytechnique, le mardi soir vers sept heures et quart.

Nous tenons à remercier M. Brouillet qui nous a accordé la permission d'occuper le gymnase pour nos pratiques. Sans lui nous ne serions encore que des espoirs.

Andrée GARNEAU

N.D.L.R. Nous déplorons que seuls nos camarades de Poly bénéficient du privilège de voir évoluer la gracieuse équipe de Ballon-panier... O short quand apparaitras-tu à tous!

Cours de vacances de Langue et de Littérature françaises
27 juin - 10 août 1946

Bourses d'études

L'Université de Montréal a décidé d'accorder cette année QUATRE BOURSES DE \$75.00 CHACUNE (droits d'inscription à une session des cours de vacances). Les candidats doivent être élèves ou anciens élèves de l'un des collèges classiques de la Province de Québec et la préférence sera donnée à ceux qui déjà BACHELIERS ES ARTS, seront candidats à la MAÎTRISE ES ARTS.

Les demandes doivent être adressées avant le 15 avril 1946 au: Directeur des cours de vacances - Université de Montréal. Chaque demande doit être accompagnée:

1. de la biographie du candidat;
2. du RELEVÉ DE SES NOTES et, s'il y a lieu, de l'attestation qu'il est BACHELIER ES ARTS;
3. d'au moins deux lettres de recommandation de ses professeurs ou d'autres personnes qualifiées.

Le directeur des cours des vacances,

Jean HOUPERT

NOUVELLES

par HENRI-PAUL FARAND

Beau fixe

A l'aéroport de Dorval on s'est organisé pour donner les rapports météorologiques à intervalles réguliers chaque jour.

Un annonceur de radio, qui n'est peut-être pas celui qui prépare le texte des nouvelles, a endossé une faute en lisant un bulletin. "Région de Sherbrooke, beau ce soir, demain nuageux. Région des Laurentides, même température."

Le dictionnaire dit: Température: degré de chaleur.

Temps: Etat de l'atmosphère. Ce n'est même pas un anglicisme, tout anglais dirait "weather", pourquoi ne disons-nous pas: temps.

Cabane à sucre

Il n'y a plus de neige, donc vous n'allez pas dans le nord.

C'est dimanche le 7 avril, donc ce n'est pas le Carême.

C'est \$3.00 par personne, donc c'est pas un racket.

C'est au mont St-Hilaire que vous mangerez de la tige et de l'omelette abondamment, et que vous danserez pour digérer.

Une flotte d'autobus a été mobilisée pour conduire tous ceux qui n'ont pas d'autres raisons à invoquer que celles réfutées ci-haut. Le ralliement au coin des rues Bernard et St-Laurent à 10 hres a.m. CR. 6647.

Et voilà!

En ce deuxième jour du printemps, les conseillers de chaque classe et de chaque faculté perdent presque leur raison d'être.

Le Quartier Latin cesse de paraître pour l'année 45-46.

Je ne demanderai pas de "Boum" pour le Directeur ou un autre, je ne puis pas prévoir où chaque lecteur se trouve en ce moment; ça pourrait être embarrassant.

Je cède l'espace qui m'est réservé à d'autres pour aujourd'hui, mais je me garde des nouvelles fraîches pour octobre.

A ceux qui nous quittent: Bon succès.

A ceux qui reviendront: Au revoir.

A tous: Bonnes vacances et merci.

Mercure

M. Emilien Pelchat, 3ième année H.E.C. est l'heureux vainqueur du prix de \$200.00 accordé pour stimuler les souscriptions au profit de l'Album-Souvenir H.E.C. 46. L'Album lui-même sera distribué sous peu, et à ce que l'on dit il ne sera rien de moins que les années passées.

H.E.C. vs Poly

Gérard Manvu en prêchant pour son clocher a mis la puce à l'oreille des H.E.C. Il n'y avait selon Manvu qu'un seul char allégorique au Gala sportif de l'U. de que leur char n'ait pas été allégo-M. les H.E.C. rappellent que bien riche, il a tout de même gagné le prix.



COCA-COLA LTÉE - MONTRÉAL

L'ÉCOLE DES PARENTS DANS LES PATATES

Profonds, grands psychologues d'où vous vient cette présomption?

Etat de la question: jeudi soir dernier, le 28 février à 10.15 heures, au poste de Radio-Canada, débutait une tranche de l'École des parents, programme d'habitude instructif et éducatif. Auditeurs assidus, nous pouvons dire que les scènes présentées sont des plus réalistes et incarnent merveilleusement la simplicité de l'esprit français.

Un tableau légèrement esquissé sans doute, a attiré notre attention, la nôtre disons-nous, peut-être pas celle d'un autre parce que ce dernier jugerait la chose tout à fait insignifiante. L'est-elle réellement pour un étudiant dont toutes les actions, la vie, tout tend vers une profession devenue sacrée à ses yeux?

Ce soir-là, il s'agissait donc d'un sketch sur les fréquentations.

Nous l'avons trouvé très digne sauf ce méprisable tableau d'un étudiant de chirurgie dentaire qui se présente pour la première fois chez une jeune fille.

Pourquoi a-t-on voulu que ce type plutôt niais, gauche, ne sachant pas s'exprimer, s'emballant dans "ses fausses dents" personnifie un étudiant de chirurgie dentaire?

Pénombre! Qu'ils sont donc mystérieux ces psychologues!

Je veux bien le croire, le but de la thèse n'était pas d'analyser le caractère de l'étudiant, quiconque dans les circonstances aurait pu sentir un certain embarras, mais au point de s'étouffer...

Voilà où je veux en venir et où j'ai trouvé la scène, contrairement à l'habitude, aux antipodes de la réalité, votre personnage aurait certes pu énumérer de meilleures raisons pour lesquelles il se destine à devenir dentiste.

Par hasard n'y voyiez-vous rien? Tout étudiant de la faculté aurait pu répondre mieux qu'en ces termes au père de la jeune fille: "... c'est assez payant..."

Psychologues, avez-vous assez de psychologie pour reconnaître toutes les connaissances psychiques requises à celui qui exerce cette profession? C'est déjà un point intéressant qui demande une certaine attention.

Il nous faut acquérir des aptitudes d'artistes qui de jour en jour s'améliorent et nous font voir d'une façon évidente le progrès accompli. Elle demande en plus des connaissances médicales et biologiques assez approfondies.

Ne savez-vous pas qu'elle demande aussi une vertu que l'on ne trouve pas à toutes les portes: la sainte patience.

Il ne suffit pas d'être matérialiste pour trouver des attraits en chirurgie dentaire. De plus c'est une profession honorable, une profession jeune, appelée de plus en plus à se développer et à se tailler une large place dans l'arène des professions.

Si nous avons voulu relever ce petit fait c'est qu'il nous a tout à fait déçu. Notre but serait atteint si seulement nous réussissions à remonter davantage l'estime que nous ont portée les psychologues par le seul fait qu'une forte proportion des étudiants de cette faculté s'intéressent à leur programme.

Ludovic DEMERS, c.d.

AUX MEMBRES DE LA LIGUE DE HOCKEY INTERFACULTES

Le gardien du matériel recevra les équipements loués tous les jours de la semaine du 26 au 30 mars de 1 hre P.M. à 2 hres P.M.

Gardien du matériel.

N.B. Ceux qui n'ont pas encore payé leur dû pour le dit matériel sont priés de s'exécuter sans autre avis.

Les Étudiants trouveront tous les volumes dont ils ont besoin

CHEZ

DÉOM

1247, Saint-Denis Montréal

QUAND VOUS
ACHETEZ DES
CIGARETTES,
DITES
SIMPLEMENT:

"Un paquet
d'Sweet,
s'il vous plaît"

CIGARETTES SWEET CAPORAL

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé"



SPECIALITÉS
PHARMACEUTIQUES

HERDT & CHARLTON INC.
1011 AVENUE DU COLLEGE MCGILL
MONTRÉAL



PERSONNAGES CÉLÈBRES DU POITOU

extrait de l'Histoire générale du Poitou,
par Joseph Guérinière

Le couvent des cordeliers, dans la cité de Fontenay-le-Comte, devint, vers la fin du XV^e siècle, le théâtre d'une scène étrange, et qui dut singulièrement étonner l'Eglise tout entière. Un jeune moine, né à Chinon, y fut admis en qualité de religieux. L'étude des langues était sa seule préoccupation. Ses journées s'écoulaient au milieu des livres de philosophie et de science; parmi ses confrères, tous gens ignorants, il fut signalé comme dangereux; quelques-uns même prétendaient qu'il entretenait avec les esprits de l'enfer un commerce sacrilège. Tous furent bientôt convaincus de cette croyance, par un événement comique dont le nouveau religieux donna le scandale. Le jour de la fête du couvent, au moment où la foule du peuple des environs s'appropriait à déposer aux pieds du saint ses prières et surtout ses offrandes, le prétendu complice du diable s'avisait d'un singulier stratagème. Revêtu d'un costume bizarre, il se glissa furtivement dans l'église, enleva de son piédestal la statue de saint François, patron du couvent, pour la vénération duquel la multitude était accourue, et se plaçant dans la niche déserte, il s'offrit aux hommages et aux prières des fidèles. Malheureusement le secret de cette métamorphose sacrilège s'ébruita bientôt, et voici en quelle occasion: le nouveau saint travesti avait oublié le côté le plus difficile de son rôle: et en prenant le costume et la place du bienheureux François, il n'avait pu s'emparer de l'impassibilité de son visage de pierre. Aussi sa physionomie caustique et joyeuse, face à face de ses rustiques adorateurs, ne put retenir un mouvement de gaieté, et bientôt autour de la statue vivante s'élevèrent mille acclamations d'étonnement et de stupeur; les plus hardis dans la foule proclamèrent immédiatement l'existence d'un grand miracle. Déjà, aux yeux de tous, la gloire de saint François venait d'acquiescer un nouveau triomphe, lorsqu'un vieux moine, moins confiant et plus expérimenté dans les choses miraculeuses, détruisit promptement l'illusion et la croyance populaire, en faisant descendre de sa niche la fausse image du saint.

Le scandale de ce sacrilège attira sur son auteur une sévère punition; et le religieux, dépouillé de ses habits, expia cruellement son espérillerie, car

il fut fouetté jusqu'au sang par les frères armés de leurs cordons à noeuds, et puis jeté dans un cachot où il devait rester jusqu'à la mort, n'ayant pour autre subsistance que le pain et l'eau. Heureusement pour le condamné, le savant Tiragneau, lieutenant général du bailliage de Fontenay, qui avait eu occasion de reconnaître son mérite, intervint en sa faveur et obtint sa délivrance. Quelque temps après, une bulle du pape Clément VII l'autorisa à entrer dans le couvent de Maillezaïs, d'où il s'échappa bientôt pour ne plus reparaitre dans des lieux où ses plaisanteries couraient risque de rencontrer un mauvais accueil. Ce religieux, qui venait de jeter le sarcasme de son mépris sur les cérémonies du culte des saints, s'appela Rabelais, et la scène du monastère du bas Poitou fut la première escarmouche de la lutte terrible qu'il engagea contre les moeurs et les habitudes monastiques.

Voilà le signal de cette révolution immense dont les événements du siècle suivant doivent être les dramatiques explosions. Avant la parole philosophique de Luther, les affirmations de ses doctrines, Rabelais s'est efforcé de détruire par la force et par la puissance de son ironie, les croyances, les symboles et les emblèmes du catholicisme. Ses allusions satiriques frappent non seulement les moines, mais les saintes pratiques du monastère; il livre à la dérision aussi bien les arguties de la théologie que les saintes Ecritures; il attaque l'Eglise entière, dans ses représentants, dans ses dogmes, dans ses abus, dans ses vérités. Partout où les mots religion, catholicisme, se trouvent inscrits, il y lance les traits de sa verve caustique et de son amer sarcasme. Il rit, mais d'un rire de mépris; il est gai, mais d'une gaieté sceptique, froidement railleuse, insolente et révolutionnaire. Telle fut la destinée de ce religieux du couvent de Fontenay; l'Eglise tout entière expiera cruellement pour elle le traitement dont il a été victime, et il rendra au centuple les coups qui lui ont déchiré la chair; il sera impitoyable à son tour, et son animosité frappera jusqu'au sang sa redoutable ennemie.

p: 220-221-222

Ce texte nous a été transmis par M. René Caillaud de la Société Historique de Montréal et de la Société des écrivains canadiens.

CONSUELO DE SAINT-EXUPÉRY

La femme d'Antoine de Saint-Exupéry était à Montréal la semaine dernière. Sa visite ne fut ni tapageuse ni secrète. Elle n'a pas donné de conférences ou de causeries mais elle a accordé des interviews de la plus aimable façon.

Le Comité Social des étudiantes ne pouvait rester insensible à la présence de cette éminente femme écrivain dans notre ville.

Consuelo de Saint-Exupéry est native de San Salvador et française de cœur, ce qui lui communique un charme peu commun. Femme aux talents multiples, elle n'en demeure pas moins très affable et fort simple. La guerre ne sut pas épargner cette calme européenne. Mais il semble vraisemblable de dire que ces souffrances ont permis à un être nouveau de se révéler dans le domaine des lettres. En effet, madame de Saint-Exupéry a trouvé dans ses angoisses qui furent celles de bien des survivants de l'ère de destruction, le sujet d'un livre qu'elle a intitulé: *Oppède*(1), qui la révèle écrivain et peintre, puisqu'elle agrémenta son long récit de dix-neuf illustrations.

Oppède, c'est la ville morte et très belle dont le château et les vieilles maisons au sommet d'un rocher deviennent le cénacle d'un groupe d'artistes

au lendemain de l'armistice de 1940. L'auteur est personifiée dans son volume par Dolorès. Consuelo de Saint-Exupéry captive notre attention dès les premières pages, grâce à son style vivant, et à ses anecdotes choisies.

"J'ai vécu ça" de dire la comtesse de Saint-Exupéry avec un accent poignant. Elle aime beaucoup la jeunesse et son enthousiasme; mais elle apprécie peu les journalistes qui interprètent son talent d'écrivain comme un simple caprice, une simple tendance à écrire, ou comme un gagne-pain nécessaire. Elle ne comprend pas davantage les médecins qui oublient sa maladie et sa fatigue pour satisfaire leur curiosité d'homme du monde, par une série de questions plus indiscrettes les unes que les autres.

En un mot cette femme est humaine et très sympathique. Elle fut l'épouse d'un grand écrivain porté disparu au cours d'une mission aérienne au dessus de la France le 31 juillet 1944, et dont elle ne parle sans une franche émotion.

Madame de Saint-Exupéry retourna à New-York par avion pour regagner plus tard Paris, Londres, etc. et revenir dans quelques années à Montréal.

Jeanne ROY

(1) Les Editions Bernard Valliquette, rue Saint-Urbain, sont les dépositaires de ce volume à Montréal.

Paul Valéry



Cette intéressante photographie de Paul Valéry nous a été fournie par le Ministère des affaires extérieures de France.

"LA PHÈDRE" D'EURIPIDE

"Car le comble du malheur c'est une femme bel esprit"

C'est ainsi que parle Hippolyte dans le drame d'Euripide. Disons tout de suite que la tragédie grecque porte le nom d'"Hippolyte" et non de "Phèdre". Le personnage essentiel du vieux drame grec étant le jeune héros poursuivi par la fureur de Vénus. Ici ce n'est plus la race de Phèdre qui insulte la déesse, mais l'homme qui ose ne point s'abandonner à l'amour.

S'il est vrai que l'héroïne de Racine attire sur elle toute la lumière tragique, il n'en est pas de même pour celle d'Euripide. Celle-ci est une figure légendaire et humaine qui nous donne l'image de la noblesse et de la perfidie féminine, mais c'est Hippolyte qui, traqué par la déesse de l'amour et injustement accusé par Phèdre, joue le rôle central, éminemment tragique. Sa destinée malheureuse est la destinée de chaque homme.

Phèdre reste pourtant attirante par sa grâce, sa sincérité, sa faiblesse même qui s'oppose à la "ferouche vertu" d'Hippolyte. Se croyant compromise elle n'hésite pas, au moment de mourir, d'accuser fausement Hippolyte de l'avoir séduit. Si dans un siècle très libre, elle combat, au nom de son honneur, une passion déchirante, elle peut dans un dernier geste perdre celui qu'elle adore.

Reflet de l'âme antique, elle nous apparaît très simple. La passion est chez elle écrasante, mais jamais furieuse comme chez Racine, d'ailleurs la jalousie n'entre pas dans son cœur. Elle aime Hippolyte, elle lutte contre cet amour pendant des années, vaincue elle se donne la mort. Si elle dénonce Hippolyte c'est pour se sauver du déshonneur. Figure légendaire et bien touchante que cette Phèdre complètement anéantie par la douleur.

Pourquoi en nous mettant une telle image sous les yeux, Euripide accuse-t-il les femmes de tous les maux par la bouche d'Hippolyte? Etrange contradiction, car c'est la déesse Vénus qui, offensée par lui, met cet amour au cœur de Phèdre, celle-ci en est l'innocente victime. Mais le vieux tragique grec veut nous présenter une Phèdre coupable et de plus responsable de sa faute, la fatalité ne jouerait plus ici.

Voyons un passage révélateur de l'attitude d'esprit avec laquelle Euripide jugeait les femmes: "Je ne veux que ce fait pour justifier mes plaintes. Que n'en coûte-t-il pas à un père qui a élevé sa fille avec tant de soin quant il s'agit de s'en délivrer? Ce n'est qu'au prix d'une dot considérable qu'il l'établit dans une maison étrangère." Preuve irréfutable de l'égoïsme et de la mesquinerie féminines?

Il semble bien que le vieux tragique ne voit pas très clair, aveuglé par ses propres passions et trompé par une épouse légère et charmante, il laisse tomber là l'idée de fatalité et s'en prend au sexe tout entier de ses malheurs. Aussi les remarques acerbes à l'égard de Phèdre et de ses sœurs ne manquent pas.

Enfin, il faut reconnaître qu'Euripide n'a plus l'acuité du sens religieux qu'avait Eschyle et qu'il mêle la liberté humaine avec la toute puissance des dieux et la fatalité du destin, ce qui est difficile à concevoir. Mais il apporte une conception nouvelle et grande, les dieux ne sont plus tant des êtres réels personnifiant des forces extérieures, mais le symbole des forces intérieures qui déchirent l'âme humaine.

Madeleine GARIÉPY

VIVE PIATIGORSKY!

A Leda.

— Sans doute, dit Stefan, je préfère écouter l'Eine Kleine Nachtmusik de Mozart dans la version originale pour quintette. Le chef d'orchestre qui en dirige l'agrandissement habituel ne peut faire mieux que nous montrer qu'il s'agit de musique de chambre

— Pourtant, répondit Friedrich, Golschmann dirigea fort bien l'agrandissement ce soir. Je ne suis jamais déçu par les cordes de l'Orchestre Symphonique...

— Mais vous ne semblez pas avoir apprécié Piatigorsky, interrompit Ghislaine. Quoique le concerto de Dukelsky soit de la musique un peu surprenante pour moi, j'ai trouvé Piatigorsky magnifique.

— Pour ma part, déclara le vicomte de Villancourt, je dois avouer que le moderne me plaît peu...

— Le second mouvement surtout, s'exclama Leda avec enthousiasme. Il rappelait la musique, par exemple, d'Alban Berg, mais avec une luminosité, une simplicité typiquement russe. Ce mouvement, quoi qu'en puissent dire les romantiques sentimentaux, est plus émouvant que bien d'autres musiques. Qu'en dites-vous, Stefan?

— Ce n'est pas d'un modernisme extrême. Cela sentait tantôt son Bloch, tantôt son Bartok, mais c'était toujours loin du machinisme politique de Shostakovich. Dukelsky fut sûrement un russe blanc; sa musique est bien au-dessus des rougismes contemporains.

— De toute façon, conclut Friedrich, il faut louer Piatigorsky d'avoir osé servir à Montréal une oeuvre aussi déplaisante pour les femelles aux chapeaux immenses et les bourgeois aux oreilles paresseuses.

— Un jour, murmura Stefan avec rage, je m'armerai d'une mitrailleuse

afin de faucher les femelles bavardes qui ne viennent au concert que pour y être vues et exhiber leur toilette. Elles ont même parlé durant les rappels que Piatigorsky voulut bien nous donner: comme si les placiers ne faisaient pas assez de vacarme dans le vestibule pour nous empêcher de jouir des rappels...

— La quatrième de Mendelssohn, annonça Friedrich, je place ça au rang des valse de Strauss — avec en moins l'"entertainment value".

— Je vous en prie, s'écria Ghislaine. Ne me dites pas cela! j'aime tant Mendelssohn et j'exècre tellement les valse de Strauss.

— Concédons, interrompit Stefan, qu'on a fort bien joué. Quoique à la fin du 3^e mouvement, un cor...

— Ce que Daphnis et Chloé fut bien joué! s'exclama Leda. Pour moi, ce fut une découverte.

— Oui, remarqua Friedrich, vous avez fermé les yeux durant toute la suite. Ravel vous tenait "rapt into ecstasy"...

— La musique fut délicieuse; ce fut un enchantement; les cuivres furent suaves à souhait.

— Peut-être, conclut Friedrich, certains passages pour vents et cordes furent-ils joués trop rapidement. Mais c'était beaucoup mieux qu'avec Deflaw il y a deux ans. L'orchestre aurait-il fait des progrès?

— Dommage que ceci soit ma dernière critique de l'année. Je retrouvais peu à peu l'humeur qu'il faut pour les écrire passablement et pour ne pas avoir honte de les signer de mon nom...

Pierre GODIN

"HE WHO GETS SLAPPED"

Au Victoria Hall, le Canadian Art Theatre a présenté "He who gets Slapped" de Leonide Andreyev.

Andreyev, dramaturge russe de la fin du dix-neuvième et du début du vingtième siècle, porte l'empreinte de son époque, troublée par les luttes sociales qui engendrent les différences de classes. Marqué par son milieu, troublé par les luttes intérieures de l'homme, les angoisses de celui qui s'instruit, les conflits de tempéraments, Andreyev nous donne une oeuvre touffue, mêlée, trouble et pleine de la poésie mélancolique et étrangement symboliste qui est propre à l'âme russe.

He, un être mystérieux qui s'engage comme clown dans une troupe de cirque, marque un désir d'oublier qu'il était naguère célèbre comme écrivain et comme penseur. Il en vient à porter intérêt à une jeune acrobate. Lorsqu'un fillet de circonstances la force à épouser un baron détestable, "He" l'empoisonne. Le baron se suicide et "He" se hâte de mourir pour arriver à elle avant le baron pour l'union éternelle. A travers cette intrigue se mêle un réseau de sentiments d'amour angoissé, de haine, de fatuité et de légèreté ignorante, qui accentuent l'impression que les hommes se font souffrir les uns les autres, et que la connaissance est plus dangereuse que la légère ignorance.

Evidemment, cet ensemble complexe tire son unité du symbole sous-jacent. L'oeuvre est serrée, mais le lien est intangible. Et voilà ce qui fait la difficulté de la présentation. La cohésion du jeu et des répliques, la limitation du nombre des personnages et les décors simplement suggestifs sont tous nécessaires pour faire ressortir l'intensité des principaux personnages. Encore faut-il que les interprètes soient intenses. Car l'oeuvre est forte: elle est faite de sensibilité, de grande variabilité, dans la légèreté comme dans la profondeur, et d'intensité peu commune. Ce qui nous fait croire que la troupe

du C.A.T. n'aurait pas dû s'attaquer à une telle oeuvre. Elle manque encore de perfection. La troupe est jeune, enthousiaste et gaie. Elle a pu s'attaquer à un atmosphère de cirque. Mais elle n'est pas encore préparée à saisir l'âme russe et ses vibrations mystérieuses. Les clowns ont fait des efforts louables, mais on sent qu'il leur manque une technique du jeu dramatique et de la farce bouffonne. De plus, le déploiement de figurants sur une scène exigüe nuisait à l'action dramatique et étouffait l'intensité du personnage principal. Par exemple dans la scène finale. Les décors avaient la lourdeur et le laisser-aller caractéristique d'une arrière-scène; et il eut eu plus de valeur sans la phalange de figurants.

Chez les interprètes, nous sommes d'avis que Carl Dubuc triompha hautement dans le rôle de "He". Il atteint à une grande variété dans son jeu. Il est cependant malheureux que son intensité n'ait pas reçu de réponse chez ses vis-à-vis. Seul, il semblait vouloir tout donner, et se vit empêcher. Suzanne Avon rendait bien toute la dureté de Zinida, mais oubliait totalement d'être angoissée. D'Anjou était parfaitement dans son élément comme Mancini, mais son débit est parfois trop rapide. Bruce Raymond atteignait à une assez bonne soumission, mais il eut dû être un plus vieux Briquet. Une bonne mention à Jackson, premier clown. Le Gentleman avait beaucoup d'aise, mais trop peu de haine. Quant à André Marat, elle nous faisait voir une Consuelo sympathique, mais elle manquait de souplesse dans sa légèreté, et de curiosité naïve dans son ignorance. Elle devra apporter plus de cohésion pour mieux donner la réplique à Dubuc. En fait, la présentation manquait de cohésion dans son ensemble, mais elle laisse soupçonner un avenir possiblement intéressant pour la jeune troupe de C.A.T.

Guy BEAUGRAND-CHAMPAGNE

L'ENTERREMENT DU BÉRET À LA FIN D'AVRIL...

LA DATE ET LES DÉTAILS DE CET ÉVÉNEMENT QUI FERA ÉPOQUE SERONT ANNONCÉS PLUS TARD !

«UNE HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE CANADIENNE-FRANÇAISE»

Berthelot Brunet a des idées bien arrêtées sur beaucoup de sujets, dont la littérature. Ses romans et ses articles de journaux lui ont fait une réputation d'enfant terrible, titre qui ne semble pas lui déplaire.

On aurait cru qu'une histoire littéraire de lui dût faire quelque scandale. Ceux qui pensaient que moi seront un peu déçus. Je m'attendais à le voir casser plus de vitres que ça. A peine lance-t-il une pierre dans le jardin de François Hertel, sa cible de toujours. Un simple petit caillou. M. Brunet montre beaucoup d'indulgence pour les innombrables poètes laborieux de l'âge de pierre de notre littérature. Ça fait plus sérieux, mais ça ne lui donne pas plus de chance de voir son étude passer au rang de manuel scolaire. Il nous laisse croire souvent qu'il n'a pas lu toutes les oeuvres dont il parle.

La littérature canadienne a toujours été à la remorque de celle de France, avec vingt-cinq ans de retard. C'est

ce qui permet de faire un parallèle entre nos écrivains et les siens, pourvu qu'on multiplie le rapport par un coefficient de réduction approprié. L'auteur ne s'est pas fait faute d'employer cette méthode comparative qui a l'avantage de simplifier et de clarifier la critique. Il n'en a pas montré moins de finesse dans beaucoup de ses jugements. Tous les contemporains dont il parle ne seront peut-être pas de son avis, cependant...

La prose de Berthelot Brunet est très fatigante à lire. Ses phrases, presque toujours correctes, rappellent par leur longueur le style de l'abbé Jamin. Et je ne connais pas d'auteur à qui le comparer pour ses tournures extrêmement alambiquées.

Malgré plusieurs inexactitudes et quelques oublis, on peut dire que c'est un ouvrage honnête.

Pierre TANGUAY

(1) Histoire de la Littérature canadienne-française, de Berthelot Brunet, L'Arbre (1946).

«SABINE»

Ne connaissant que fort peu de choses sur Lacretelle j'ai abordé sans préjugé le premier tome de la série, Les Hauts-Ponts. En académicien convaincu Lacretelle écrit naturellement une prose saine et bien vertébrée. Il semble, comme ses personnages, éviter soigneusement les expressions, comme les sentiments exagérés et en cela il est un peu en marge de la littérature exacerbée dite moderne.

A part quelques morts et quelques amourettes la trame est dénuée d'événements. L'auteur est sans doute plus psychologue que poète, quoiqu'il ne soit vraiment ni l'un ni l'autre. Je lui

appliquerais volontiers le défaut qu'il donne à son héroïne "elle avait crainte de toute pensée profonde ou stable".

Pour superficiel qu'il puisse paraître à prime abord, l'ouvrage offre un intérêt soutenu et je le classerais volontiers comme un excellent ouvrage de seconde classe. J'irai même jusqu'à dire que je lirai avec quiétude la suite des Hauts-Ponts, car si l'auteur y est constant je ne puis manquer d'y trouver quelques heures de plaisir et de tranquillité.

VILLEFORT

(1) Sabine par Jacques de Lacretelle, aux Editions Variétés.

«DECOUVERTE DE LA RUSSIE»

Cette étude objective du problème russe rappelle bien l'oeuvre maîtresse de Massis *La Défense de l'Occident*. L'auteur ne croit pas qu'il soit nécessaire d'avoir parcouru un pays pour en parler avec compétence. Quand il s'agit de la Russie quel voyageur pourrait d'ailleurs se flatter de la bien connaître? Le mystère russe a survécu aux Romantiques et Staline n'y mettra pas fin.

Ceux qui ont écrit sur le sujet en ont souvent donné une peinture subjective variant suivant leurs vues, entre un second Eden et une école infernale. Mais Magnétorod sur le plan industriel, Moscou et Stalingrad sur le plan militaire, ne restent pas moins des faits acquis, avec lesquels il faut compter.

En quelques chapitres ramassés, Henry Massis s'appuyant sur d'excellentes sources nous introduit dans le gigantesque creuset où mijotent des peuples innombrables, où s'agitent des masses humaines soulevées par l'impérialisme et le communisme. L'image n'est pas rassurante.

La mystique révolutionnaire, une autorité inflexible et cruelle, unies à des ressources prodigieuses ont fait de ce pays le plus redoutable arsenal du monde. Un messianisme ancien joint à l'orgueil des victoires récentes ont encore rendu plus grand le danger que présente la Russie moderne pour toutes nos conceptions de la vie.

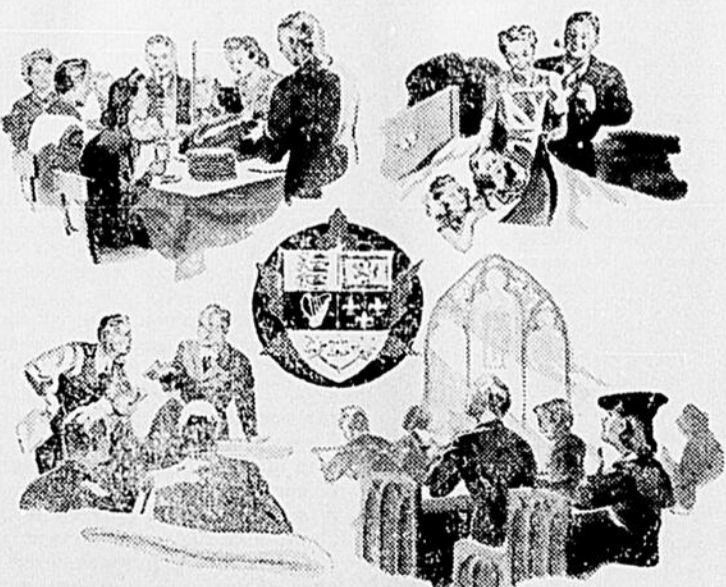
d'Iberville FORTIER

(1) Par Henri Massis, chez Variétés.

LE TRAVAIL et L'ÉCONOMIE

Vous assureront

LES QUATRE LIBERTÉS



LA BANQUE D'ÉPARGNE DE LA CITÉ ET DU DISTRICT DE MONTRÉAL

Fondée en 1846

Coffrets de sûreté à tous nos bureaux

SUCCURSALES DANS TOUTES LES PARTIES DE LA VILLE

Aumônerie générale

Retraite préparatoire à la communion pascale

(3-7 avril)

Le mercredi 3 avril, dans l'église Saint-Germain d'Outremont (angle chemin Ste-Catherine et Bellingham), commencera la retraite universitaire, exclusivement destinée à messieurs les professeurs et étudiants de l'Université.

Le prédicateur sera le R. Père Joseph Ledit, S.J., professeur à la Faculté des lettres.

Les 3-6 avril, à 7 heures 30 du soir, il y aura cantique, instruction, salut et bénédiction du Très Saint-Sacrement. Le vendredi et le samedi, confessions après le salut. Le dimanche de la Passion, 7 avril, à 8 heures du matin, aura lieu la messe de communion générale.

Pendant ces offices, le maître de chapelle se tiendra à la balustrade pour diriger le chant. On invite tous les assistants à répondre en chœur, sous sa direction.

Le vice-recteur et aumônier général, Chanoine Georges DENIGER

L'HONORABLE P.-B. MIGNEAULT (1)

Dans la collection "Bibliographie d'auteurs canadiens d'expression française", Me Armand Morin nous livre un ouvrage sur le grand civiliste que fut l'honorable Pierre-Basile Migneault. Ce petit volume devrait se prouver très utile aux étudiants en droit et aux avocats.

Une courte biographie, où l'auteur souligne l'idée maîtresse de l'oeuvre du grand juriste, est suivie d'une nomenclature détaillée et commentée de tous les ouvrages où M. Migneault a exprimé ses opinions juridiques. Cette nomenclature est merveilleusement servie par un double index alphabétique et méthodique. Merveilleux instrument de références.

On y trouve aussi une bibliographie complète de l'auteur et de son oeuvre, qui peut aussi avoir son utilité.

Cet ouvrage dénote chez l'auteur un souci de l'ordre et une patience peu commune.

G. B.-C.

(1) L'honorable Pierre-Basile Migneault, par Me Armand Morin, aux Editions Fides.

COMMENT PRÉPARER SON MARIAGE (1)

"Pour apprécier la grandeur de ce bienfait de Dieu et l'excellence du mariage, il suffit de considérer la dignité de l'homme et la sublimité de sa fin." (Casi Conubii)

La vie contemporaine, si elle comporte beaucoup d'avantages, n'en entraîne pas moins souvent, dans son agitation, de faire oublier à l'homme sa grandeur et la hauteur de sa destinée. Cet oubli engendre à son tour de fausses appréciations des fins intermédiaires. C'est pour cela que l'homme d'aujourd'hui oublie la sainteté de l'union conjugale.

Souligner le péril qui peut en résulter pour nos sociétés, c'est aussi rappeler l'importance des livres qui enseignent la saine doctrine sur ce point. Le R. P. Granger a compris cette importance. Aussi les pages qu'il nous présente sont-elles remplies du souci de jeter le plus de lumière possible sur la préparation à l'état matrimonial. Une psychologie toute apostolique dirige sa plume. C'est pourquoi tout lecteur parcourra avec intérêt ces lignes. Elles répondent à des problèmes dont la solution conditionne le bonheur et la paix du foyer.

Roger THIBAULT

(1) R. P. Granger O. P. — Aux Editions Fides.

AUX SOURCES DE NOTRE HISTOIRE (1)

C'est une fausse attitude d'esprit que de dissocier l'histoire de la vie, tout comme c'en est une autre que de se complaire en la première sans en dégager des leçons d'ordre pour la seconde. C'est en effet de ces attitudes que s'engendrent les vues particularistes et les visées étroites dans les domaines politique et social.

Aussi, nait-il une certaine joie de constater combien Léon Gérin a su éviter ces écueils et nous présenter une tranche de notre histoire dans un langage vraiment compréhensif. Après un vivant tableau de l'époque colonisatrice européenne aux XVIIe et XVIIIe siècles, l'auteur illustre les grands artisans de la colonisation en Nouvelle-France. Il rapproche de nous les noms de Cartier, Poutincourt, Champlain, il rappelle la France d'alors, Richelieu, l'oeuvre de Louis XV. Enfin, il nous montre le Canadien sous les nouveaux maîtres.

Né d'une pensée puissante, ce livre, tout en éclairant notre passé sera suscitant d'élans nouveaux et de fécondes énergies.

Roger THIBAULT

(1) Léon Gérin, aux Editions Fides.

RONSARD (1)

"Je veux, me souvenant de ma gentille amie..."

Tenant en main un nouveau florilège de Ronsard, je ne puis m'empêcher de penser à cette autre Hélène, plus belle encore que celle du poète, à cette douce reine, la Poésie, que le verbe de Ronsard faisait naître en mon âme en mes années de collège. Je la retrouve sans rides. A son approche, tout un monde s'éveille, de fraîcheur et de roses, d'aurores et de lilas. Et je songe au bonheur de retrouver cette bien douce amie, à la joie que tous goûteront, reparcourant Ronsard.

Roger THIBAULT

(1) Ronsard, édité par Fides, Montréal, 1946.

PETIT CONTE

pour les seize ans de Magdeleine

Une route pleine de soleil, poudrée d'un sable doux, chantante de cigales...

Depuis des jours, elle m'invite plus loin, où la ville n'est qu'une légende affreuse, où les trèfles embaument à toutes les brises, où les hommes sont moins cruels et plus paresseux...

Depuis des jours...

Alors, il y eut un matin rose et suave comme un sourire de bergère...

Je marche. Enfin! je suis libre...

...

Ici!

Mais ici, c'est merveilleux!

Le fleuve à travers les feuillages ressemble à un étang qui sommeille...

Et les maisons toutes blanches font des dessins d'enfants sur les grands tapis verts qui bordent la route...

Ici, c'est merveilleux...

Les poteaux téléphoniques comme des croix du chemin marchent en procession...

De lourds chevaux, la tête penchée vont au pas, faisant semblant de forcer beaucoup...

Ici, c'est merveilleux. Mais, là-bas... passé le tournant... plus loin...

Je marche...

Je marche toujours et je chante aussi fort que je peux des chants de joie: si j'hésite, je sais la tristesse confuse qui me guette...

(Les oiseaux s'envolent quand j'arrive et ça m'embête... Frêles hirondelles, ne vous sauvez pas; faites-moi confiance et je serai gentil...)

Au hasard d'une route libre, paisible...

Soudain, mon être fatigué tressaille d'un tressaillement étrange...

J'ai peur et j'espère...

Serait-ce cet étincellement d'azur ou ce froissement des feuilles? Ou encore ce zéphyr discret chantant la musique des vagues? Ce parfum des varechs respirant la puissance de la mer?

Ces prés d'or où la moisson comme des sylphides ondule à la mesure du vent?

Ou, tout simplement, serait-ce l'ivresse infinie de la route?

Au bout du regard: une fontaine qu'on dirait sortie d'un conte...

Un corps de jeune fille vêtu de blanc s'y penche...

...

Elle avait seize ans.

Le platonique

FÖRESTIERS ET VOYAGEURS (1)

Il y aurait une lourde méprise, à mon avis, à regarder l'oeuvre de nos écrivains de la fin du dernier siècle à travers la seule optique académique. L'attitude puriste n'explique qu'un bien mince côté de l'histoire littéraire. Je veux dire que toute histoire, celle de la littérature, tout aussi celle de l'art, ne s'explique vraiment que par l'histoire.

Le rappel de ce principe est nécessaire devant *Forestiers et Voyageurs*. Le style, peu éclatant, rebute l'esthète; mais l'humanisme y découvrira la valeur humaine que Taché a su déceler chez l'homme des bois qu'était le voyageur canadien. Les tableaux illustratifs seront frustes souvent, l'oeuvre manquera d'unité. Mais il est une poésie de l'oeuvre fruste, quand, malgré une dédicence du côté des moyens, une âme s'est toute engagée à sa facture. C'est pourquoi le cerf tracé sur les parois des cavernes antiques a gardé son éloquence.

Ce livre n'est pas de l'histoire exacte, mais un fustain vivant de la puissance magique exercée par la forêt sur nos ancêtres. On relira avec intérêt cette oeuvre si pleine de l'intelligence de notre vie historique.

Roger THIBAULT

(1) J. C. Taché, aux Editions Fides.

LE PROCÈS MAURRAS (1)

Ce procès, qui a servi de préface au procès Pétain, a fait beaucoup de bruit au Canada français. Malheureusement, la presse, absorbée par les faits d'armes des défenseurs de la justice, ne nous présente que de courts commentaires sur la tenue de ce procès retentissant, qui figurera certainement parmi les causes célèbres et les faits historiques.

C'est une lutte en champ clos entre républicains et royalistes, plutôt qu'une lutte judiciaire. Ce n'est pas "le plus français des Français" qu'on veut convaincre de trahison; c'est le royalisme français et l'Action Française qu'on veut éliminer.

Geo London, journaliste présent au procès, nous livre ses notes, les témoignages et plaidoiries croquées sur le vif dans un compte rendu sténographique. Il nous permet de constater que l'Exposé des faits est plutôt une charge, que Maurras est toujours aussi subtil et habile, violent et impitoyable; il nous révèle les grands hommes sous leurs petits côtés faits de rivalité et de mesquinerie. Une dispute Claudel-Maurras laisse les deux hommes mal en point.

Enfin, un ouvrage à tendance impartiale, qui laisse au lecteur le choix du verdict et la liberté de ses opinions.

J'ai mes opinions. Lisez-le. Ayez les vôtres, et nous en discuterons. Mais lisez-le, il en vaut la peine!

G. B.-C.

(1) Le Procès Maurras, par Geo London, avec seize croquis d'audience, aux Editions Bernard Valiquette.

LA FRANCE, LA GUERRE ET LA PAIX (1)

Avec une clarté toute française, l'auteur dégage les véritables valeurs de l'impression de termes sous lesquels on nous les présente. Certains chapitres, tel celui où Monsieur Maulnier évalue les mythes des camps qui se sont opposés ou s'opposent encore: le nazisme, le communisme et le libéralisme, auront un saveur amère pour ceux qui ont une foi aveugle dans ces doctrines: vérité en deça des Pyrénées, mensonge au delà.

Liberté et autorité, hiérarchie et égalité, dictature et démocratie sont des antinomies, qui à leurs extrêmes s'opposent, ce n'est que dans le dosage et dans la mesure qu'ils se résolvent.

La France a toujours eu tendance à résoudre ses problèmes de civilisation en termes universels, qui ont profité au reste du monde. Aux formules individualistes et communautaires, elle opposera la théorie de l'homme social. Elle sauvera la communauté du collectivisme, l'individu de l'individualisme, l'autorité de la tyrannie, la liberté de l'anarchie.

La France ne poursuivra son destin qu'en reconstruisant sur des bases solides, celles qui ont assuré dans le passé sa grandeur et le rayonnement de sa civilisation. Quelles sont ces valeurs? Thierry Maulnier les recherche à travers l'Histoire. Si elles sont pour la France la condition de son destin, elles sont pour le monde un apport pour ainsi dire irremplaçable.

d'Iberville FORTIER

(1) La France, la Guerre et la Paix de Thierry Maulnier aux Editions Fides.

SIEGFRIED ET LE LIMOUSIN (1)

"Le grand artiste est celui qui dispose d'une grande puissance. Il ne s'en sert pas toujours; pourtant on la devine partout." Je ne demande si ces mots de Duhamel s'appliquent en bloc à Giraudoux. S'il est indéniable que ce dernier possède une grande puissance, il ne l'est pas moins que, non seulement il ne s'en sert pas toujours, mais qu'on ne la sent pas partout... Mais il est ceci que l'on retrouve partout chez lui: une légèreté qui tient de l'exquis par je ne sais quelle ficelle de caprice, de fantaisie, une manie de déloger l'imprévu pour le remplacer par l'imprévisible, une gaminerie rieuse, une gymnastique insaisissable dans les sphères de l'imaginaire. C'est peut-être cette absence à manier des indéfinissables, des ficelles à un seul bout, qui nous rendent Giraudoux agréable. Il a beau décevoir: il a la grâce de l'envoûtement dans cela même qu'il déçoit.

Ainsi, on aime Siegfried, ce jeune Français qui a perdu la mémoire sur le territoire allemand et qui doit, une fois germanisé, réapprendre le français; on aime Geneviève qui lui enseigne sa langue, sa patrie, la pensée française. Il y a du fantaisiste dans leur être, mais aussi ce que l'âme de Giraudoux avait de plus humain.

Ces lignes plairont ou ne plairont pas selon l'aptitude de chacun à synchroniser son âme à celle d'un artiste qui s'est moqué de l'art.

Roger THIBAULT

(1) Giraudoux aux Editions Variétés.

Des hommes de caractère



et d'initiative, des hommes honnêtes, désireux de se faire une bonne carrière dans les affaires... c'est ce que demande la plus grosse compagnie canadienne d'assurance-vie, la SUN LIFE OF CANADA. L'expérience de la vente n'est pas nécessaire; les experts de la Compagnie donneront gratuitement des cours aux candidats sérieux et leur apprendront toutes les responsabilités qui deviendront leurs. Les avantages... un revenu régulier dès le début, une pension de retraite et des bénéfices en cas de maladie. La Sun Life of Canada bat la marche... elle établit l'homme voulu dans une carrière enviable de tous.

S'adresser à:
Julius Bauset,
Inspecteur des Agences,
Pièce 301,
Immeuble Sun Life,
Montréal

Sun Life of Canada

ÉTABLIE EN 1865

VERSEMENTS EFFECTUÉS DEPUIS LA FONDATION: \$1.710.000.000

LE GEAI PARÉ DES PLUMES DU PAON ?

"Tout chez nous n'est plus que politique extérieure . . .

"A lire les journaux ce sont nos relations germano-italiennes qui déterminent la forme de nos chevaux de course, les représentations de nos théâtres subventionnés, le sujet de nos films, la mode de nos chapeaux, et jusqu'à nos suicides."

Ainsi plaisantait, en 1939, le cher Giraudoux en parlant de son pays.

Chez nous, au contraire, non seulement notre politique internationale n'intéresse pas nos restaurateurs, nos wattmen, nos épiciers, nos travailleurs et tout le peuple, mais elle ne semble même pas intéresser, à quelques exceptions près, ceux qui doivent diriger l'opinion publique. Si le Canada est désormais une puissance internationale à cause de sa situation géographique, son histoire, sa production industrielle, son commerce, ses mines d'uranium . . . et même à cause des espions qu'on nous envoie, notre pays ne possède pas encore cet esprit particulier qui est à la base de toute politique extérieure sensée. Le mal n'est pas dans cette carence, car notre peuple n'a pas eu à souffrir d'une occupation par un ennemi; notre peuple n'a pas été déporté ou torturé; notre peuple n'a pas la crainte continuelle de voir un voisin "lui tomber dessus" (Dieu fasse qu'il ne l'ait jamais!); pris par son

problème intérieur, le peuple s'est contenté, jusqu'ici, de demander à nos gouvernants moins d'impôts, moins d'heures de travail et des salaires plus élevés, sans exiger des chefs de l'Etat une politique extérieure conforme avec cet idéal de puissance internationale. Mais cette attitude générale, encore une fois, s'explique et se comprend. Ce qui bien ce sont les dispositions de nos hommes d'Etat, de nos journalistes, de nos avocats, de nos historiens et de nos écrivains. Trop peu semblent intéressés à créer chez nous un état d'esprit de *voisinage* avec le monde. Quand a-t-on vu se lever un député à la Chambre pour parler d'un pays étranger si ce n'est pour faire

un dithyrambe sur la France ou sur l'Angleterre, ou une diatribe contre ces mêmes pays? Quand peut-on lire dans nos journaux ou dans nos revues une chronique internationale qui trace avec quelque autorité une ligne de conduite pour notre politique extérieure? Il ne suffit pas d'écrire, lors des élections en Argentine, que Peron est un dictateur, un escroc et un arriviste que cela soit vrai ou non; il ne suffit pas de publier en manchette dans nos journaux, même s'il le faut, que le Canada fait don de milliards à l'Angleterre; il ne suffit pas de proclamer sur tous les tons, même s'il le faut, que la France est un grand pays; il ne suffit pas, même pour paraître démocratique, de discourir contre Franco; bref, il ne suffit pas pour établir une politique étrangère de jeter des fleurs à droite et à gauche des pierres, il faut savoir pourquoi tel Etat, en telle circonstance, agit de telle manière pour prévoir comment il se conduira dans l'avenir; il faut connaître les intérêts qui dirigent les peuples (ne nous faisons pas illusion; les intérêts seuls dirigent

les peuples) et il faut surtout savoir où sont nos propres intérêts.

Une politique internationale ne se fait pas au hasard. Quand nous connaissons mieux ce que nous devons vouloir nous pourrions alors nous imposer comme nation, sans craindre de nous mettre les pieds dans les plats; nous pourrions jouer avec toutes les ficelles compliquées de la diplomatie, prendre avantage des événements, souffrir un tort pour éviter un plus grand mal, être conciliant en fait si on est inflexible en principe parce que nous saurons où nous voudrions aller et que nous le voudrions dans l'intérêt du Canada. Sans cet état d'esprit, nous nous affublons à la légère d'un titre onéreux qui risque de nous faire tomber dans le jeu du Geai paré des Plumes du Paon qui . . .

" . . . se vit bafoué,
"Berné, sifflé, moqué, joué,
"Et par Messieurs les paons plumé
d'étrange sorte."

Georges-Henri BLOUIN

BEAU geste... geste ODIEUX

Le Quartier latin a signalé récemment le beau geste fait par les médecins de quelques promotions qui ont donné des livres à l'Université à la condition que ces volumes soient mis à la disposition des étudiants.

Depuis quelques jours les volumes suivants manquent sur les rayons de la salle de lecture:

KOLMER *Clinical diagnosis by Laboratory Examination*

McDONALD *Correlative neuro-anatomy*

HATCHKISS *Fertility in Men*

SIEGLER *Fertility in Women*

KARNOSHI *A handbook of psychiatry*

LULL & HINGSON *Control of pain in childbirth*

STANDER *Williams obstetrics*

Deux hypothèses se présentent:

Les livres ont été emportés par mégarde en ignorant qu'ils ne devaient pas quitter la salle de lecture et celui, celle ou ceux qui les ont emportés ont l'intention de les rapporter.

Ou bien ils ont été emportés sciemment, d'une façon égoïste, par des individus qui ne se soucient pas de ce que leurs camarades en soient privés.

Dans l'un ou l'autre cas nous prions vivement ceux qui ont pris ces volumes de les remettre en place le plus tôt possible.

Si leur disparition se prolongeait, comme les Anciens ne peuvent renouveler leurs dons pour satisfaire la cupidité ou l'incurie de quelques-uns, nous serions obligés de retirer les volumes qu'ils ont voulu mettre à la disposition de tous les étudiants, donc de rétrograder.

Raymond TANGHE

Avis de concours "Prix Arthur Vallée"

L'A.G.E.U.M. maintient cette année encore sa fondation dite "Prix Arthur Vallée". Cette fondation au montant de \$100.00 est remise à un étudiant finissant d'une faculté ou école de l'Université de Montréal qui souscrit aux conditions suivantes:

- succès dans les études, attesté par le secrétaire de la faculté;
- relations cordiales avec les professeurs et ses confrères;
- initiatives de caractère universitaire et participation active à leur réalisation.

Tout étudiant finissant d'une faculté ou école qui remplit les conditions sus-mentionnées est éligible.

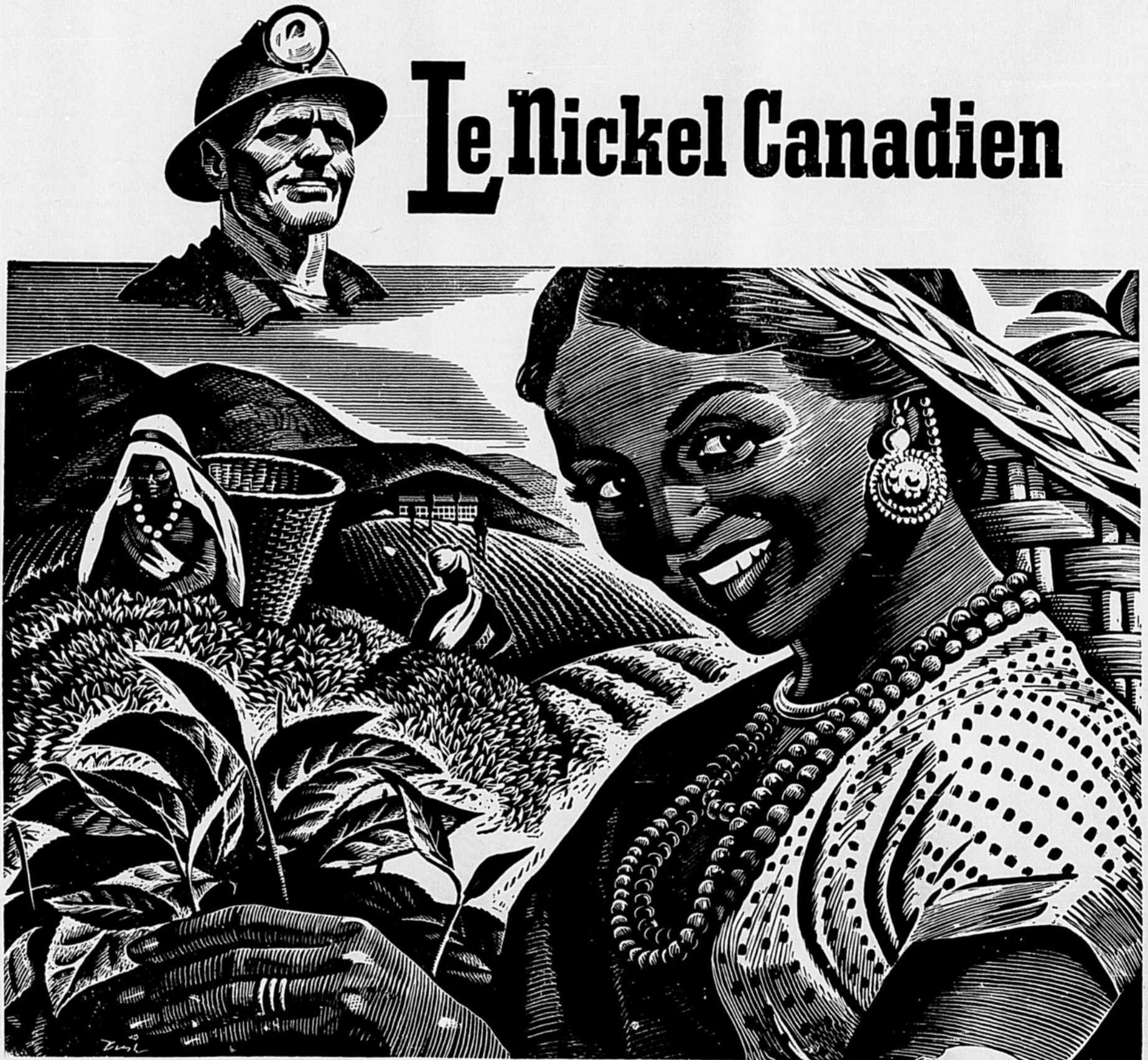
Règlements du concours:

- Faire parvenir au secrétariat de l'A.G.E.U.M. (ch. C305) un dossier dactylographié portant les noms du candidat et la désignation de faculté et contenant:
 - les résultats généraux et annuels des examens;
 - l'énumération précise des initiatives de caractère universitaire auxquelles le candidat a pris part et le degré de participation à ces entreprises.
- Ce dossier sera mis sous enveloppe cachetée et ainsi libellée: "Jury du Prix Arthur Vallée" A.G.D.U.M.
- Aucun dossier ne sera accepté après le 25 mars 1946 à minuit.
- Le jury se composera de membres de l'A.G.D.U.M. désignés par le Conseil général.
- Le prix sera remis lors du banquet annuel offert par l'Association aux finissants des facultés et écoles, au cours du mois d'avril.
- Copie du présent avis sera envoyé au secrétaire de chaque faculté ou école pour affichage dans un endroit bien en vue de la dite faculté ou école et sera de plus publiée au moins 3 fois dans le journal officiel de l'Association des Etudiants de l'Université de Montréal, "Le Quartier latin".

Publié conformément à une décision du Comité Exécutif de l'A.G.D.U.M. prise à sa séance régulière au Cercle Universitaire, le 22 février 1946.

L'administrateur de l'A.G.D.U.M.

Jean-Pierre HOULE



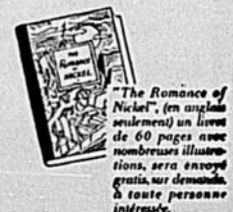
apporte le Thé à votre Table

LE CANADA ne produit pas de thé; l'Inde ne produit pas de Nickel. Donc, le Canada importe du thé de l'Inde et celle-ci importe du Nickel Canadien et des articles qui en contiennent.

Moins de trois pour cent du Nickel qui est produit au Canada sont employés au Canada. Le reste est exporté, et l'argent que nous retirons de ces exportations aide à payer le thé et les autres produits essentiels pour assurer aux Canadiens un mode de vie agréable. Le Canada ne peut continuer à importer des autres pays, à moins de continuer à exporter des produits canadiens.

En outre, nous devons maintenir nos exportations de Nickel Canadien afin de continuer à procurer du travail aux milliers de Canadiens employés dans les mines, fonderies et usines d'affinage de Nickel et aux milliers d'autres qui produisent le bois, l'énergie électrique, l'acier, les machines, l'outillage et les fournitures qu'il faut à l'industrie du Nickel Canadien.

En s'efforçant continuellement d'accroître l'usage du Nickel au Canada et à l'étranger, l'industrie du Nickel Canadien assure de nouveaux avantages au Canada et aux Canadiens.



"The Romance of Nickel" (en anglais seulement) un livre de 60 pages avec nombreuses illustrations, sera envoyé gratis sur demande à toute personne intéressée.

NOUVELLES DES ÉTUDIANTS D'EUROPE

CARABIN '46 À PARIS

Tu te souviens, D**** nous dinions ensemble, au Cercle, quelques jours seulement avant mon départ. Il faisait une tiédeur dans les salles, cependant qu'une petite neige fin-janvier descendait lentement du ciel et nous la guettions à travers les porte-fenêtres. Quelqu'un nous avait fait l'obligeance d'un martini, nous attendions le poulet, ayant déjà engouffré les hors d'œuvres. Tu disais:

— "Je ne comprends pas qu'on nous demande de l'argent pour les étudiants d'Europe! Si les denrées n'y sont pas, à quoi bon l'argent? Et si l'on trouve les denrées, le carabin tchèque ou français n'a-t-il pas autant d'argent que chacun de nous pour se les procurer?"

Tu étais sincère, je crois. Et moi, je restais perplexe devant ton objection. Mais comme j'en ai ri depuis! Veux-tu me suivre dans un restaurant parisien? Rien de luxueux: l'établissement moyen, le premier au bout de la rue.

Nous entrons, voici la carte. "Plat du jour" à 75 francs. C'est déjà cher mais attendons surtout qu'il nous soit servi, vague mélange de hareng et de quelconques épiluchures. Quoi faire? Il n'y a qu'une solution, c'est de passer au chapitre des "suppléments autorisés" (tout, sauf le plat du jour, porte ce titre curieux); il y en a quinze lignes. Seulement voilà: les suppléments coûtent cent cinquante francs et plus.

Ajoutez un peu de vin, un pauvre dessert (beurre, sucre et lait sont du domaine de la plus pure fantaisie) et l'on vous remettra une gentille addition approchant les trois dollars. Marché noir? Mais non! Les suppléments sont tout à fait légitimes, en règle. L'impôt qui les accompagne suffit d'ailleurs à vous en convaincre.

Or, l'étudiant français n'est pas riche. Sur les 40,000 qui fréquentent l'Université de Paris, une faible minorité seulement

peut compter sur les ressources familiales. Ne lit-on pas dans tous les journaux que le revenu d'un magistrat est à la hauteur d'un salaire de garçon de ferme? Ce n'est pas une galéjade mais le plus exacte vérité.

Le fils, alors? Il se débrouille. Comment? Il faudrait le suivre pendant des mois pour savoir un peu, mais des bribes d'information nous permettent de deviner à moitié. Il existe un certain nombre de "cantines" ou restaurants à prix spéciaux. S'agit de s'y trouver une place et d'y obtenir de quoi manger. On réussit, paraît-il, quelques fois sur cent.

Conditions de logement? Pour un certain nombre, le problème est résolu (?) par d'anciens abris anti-raids, sous terre, au milieu du vacarme ventilateur qui vous garde de l'asphyxie. D'autres obtiennent des chambres à condition de garder les enfants, de polir l'argenterie, d'assurer le service de conciergerie... et j'en passe. Mais il reste à s'habiller, sans parler du chauffage qui posait cet hiver des problèmes ardu; à preuve cette étudiante qui dormait dans la baignoire d'une toilette non chauffée.

Le croiriez-vous pourtant? Le travail et la bonne humeur trouvent moyen de cohabiter avec cette misère, malgré la tuberculose qui conduit parfois au sana avant la fin de l'expérience... Le croiriez-vous encore? Le sort des étudiants français, comparé à celui des Grecs, des Hongrois, des Autrichiens, est parfaitement enviable.

Il reste tout de même pénible, extrêmement dur, inimaginable pour un Canadien d'aujourd'hui. Ainsi me disait ce jeune porteur à la gare:

— Quand y faudrait cinq cent balles par jour au bas mot pour la seule bectance, comment veux-tu...

Gérard PELLETIER
13, rue Calvin,
Genève, Suisse

DOCTORATS À L'IMPROVISTE!

Si je me permettais quelque littérature, je comparerais la Suisse à une sculpture chinoise taillée dans une coquille de noix. Le moindre coin de ce pays est ratissé, travaillé, poli, fouillé. La région de Lausanne où des champs minuscules, étagés à grande patience et renforts successifs de pierraille, forment escalier sur la pente raide qui tombe dans la Lac, rappelle encore ces fonds de toiles des Flamands primitifs qui peignaient "au poil" tout un monde sur vingt pouces carrés de surface.

Mais je ne suis pas un touriste. Mon voyage d'hier, Genève-Fribourg, avait un autre but que d'admirer le paysage; j'allais représenter le Fonds mondial de Secours aux Étudiants à la fermeture officielle du camp universitaire polonais dont je vous raconte l'histoire illico.

Au printemps 1940, la 11^{ème} division des Chasseurs à Pied polonais, passée sur le sol de France pour y continuer la bataille, se voyait bientôt noyée dans une seconde débâcle et forcée de chercher refuge en Suisse. Internement militaire. Des milliers de détenus et parmi eux, quelques centaines d'étudiants, passés quelques mois plus tôt de la salle de cours à la caserne, qui se voyaient désormais au point mort pour une période indéfinie...

Ce qui devait être fait fut entrepris sur l'heure. Quelques mois à peine après leur arrivée en Suisse, ces étudiants étaient répartis dans trois camps, rattachés respectivement aux universités suisses de Fribourg, Herisau et Winterthur. Je ne puis parler que du camp de Fribourg, ne connaissant que celui-là. Mais il résume assez bien l'activité universitaire de tous les détenus polonais.

Vu les circonstances, il ne fut pas question, au début, d'admettre ces jeunes aux salles de cours et l'on ne savait même pas s'il leur serait permis de se présenter aux examens. Étrange status que le leur!

On improvisa donc, dans les baraquements même où vivaient les soldats, deux facultés: Droit et Lettres, auxquelles s'ajouta plus tard une école de commerce. Des professeurs se rendaient chaque jour chez ces nouveaux élèves in partibus (le camp était situé à Grange-Neuve, dans la banlieue de Fribourg). On nomma un Recteur du Camp, assisté de deux Doyens; une vie s'organisa dans ce cadre sommaire.

Vie facile? Imaginez seulement le problème des langues; il fallait connaître au moins l'une des langues suisses, ce que la grande majorité des Polonais ne possédait pas. Il fallait aussi, de temps à autre, laisser les études pour le travail des champs, à la demande du gouvernement fédéral. (Mêmes des étudiants qui firent en '42 l'expédition de l'Ouest canadien, levez-vous et parlez!) Il fallait surtout garder le calme en ces années tragiques où se jouait le sort de la Pologne.

Et malgré tout, la vie universitaire parvenait à fleurir. J'ai rencontré hier le président de l'Association fraternelle des Étudiants polonais du camp universitaire, formée dès le début. J'ai entendu le chœur (cosaque dans le meilleur genre) qui se chargeait des concerts. On m'a raconté mille activités diverses à faire pâlir encore notre vie "carabine" du Canada français. À mesure que devenait plus libre la vie du camp (l'autorité suisse desserrait graduellement la discipline) cette communauté de hasard parvenait à une vie riche, à une atmosphère intellectuelle étonnante.

Mais le chapitre vraiment éblouissant, c'est encore la statistique proprement scolaire du camp de Fribourg. Admis aux examens réguliers, ce groupe légèrement supérieur à la centaine a fourni 88 licenciés, 14 docteurs, 1 agrégé, 1 "privat-docent". En dépit du travail, du cafard, de la langue, de tout. Quinze thèses furent rédigées, plus une forte contribution aux deux gros volumes de "travaux scientifiques des étudiants polonais en terre helvétique", ouvrage très remarqué qui vient de paraître ici.

Se figure-t-on ce que représente l'équipement universitaire de ces jeunes pour un pays comme la Pologne, si complètement décapitée de tous ses intellectuels?

Mais dans le clair auditorium où se tenait hier la réunion, j'ai vu des figures bien perplexes. Le camp ferme et l'avenir reste incertain. Que feront en particulier les plus jeunes de ces étudiants, les réfugiés de fraîche date qui n'ont pas le temps de terminer une licence? Retourner en Pologne, dans des universités démunies et surpeuplées, où l'on risque fort de n'être pas admis? Tout appui officiel est désormais retiré à ces individus sans ressources...

Gérard PELLETIER
Genève, 11-III-46

LETTE DE STRASBOURG

ASSOCIATION FÉDÉRATIVE
GÉNÉRALE des ÉTUDIANTS
de
STRASBOURG

Affiliée à l'Union Nationale des Étudiants
de France
1, QUAI DIETRICH - TÉL. 51 89
Chèques Postaux Strasbourg 6335

Strasbourg, le 12 février 1946

Association Générale des Étudiants
de l'Université de Montréal
2900, boulevard du Mont-Royal
MONTREAL

Cher Monsieur,

En réponse à votre lettre du 30 novembre dernier, j'aimerais pouvoir vous parler longuement de l'Université de Strasbourg, de notre association Générale, de l'esprit étudiant et de bien d'autres choses. Une lettre est toujours trop brève, trop succincte.

Je dois vous dire tout d'abord combien nous sommes heureux de pouvoir nouer des relations avec l'Université de Montréal. Notre langue commune n'est qu'un aspect extérieur des liens profonds qui unissent nos deux pays.

Nous avons été frappés par la splendeur, je dirai même le luxe de la revue que vous nous avez envoyée. Notre journal vous paraîtra bien petit à côté du vôtre. Mais en parlant de notre journal je parle d'une chose qui n'existe pas encore.

Notre association vient seulement de se reconstituer. Le délégué chargé de l'information travaille actuellement au démarrage de notre journal. Les difficultés sont nombreuses, je ne citerai que la principale qui est celle créée par les restrictions de papier.

La vie estudiantine avec son esprit et son activité propre commence à peine à reprendre. On ne retrouve pas encore dans les amphithéâtres et les Instituts de notre Université, dans la maison et le restaurant étudiant de la "Gallia" l'atmosphère qui leur était propre avant la guerre. Ceci est dû à l'extrême diversité qu'a rencontrée la vie des étudiants pendant ces six années de guerre. L'Université de Strasbourg, repliée à Clermont-Ferrand, n'a pu accueillir dans la zone sud qu'une minorité des étudiants qui animaient en 39-40 les bâtiments de Strasbourg. La majorité de la jeunesse alsacienne, restée

dans notre province, a connu l'incorporation de force dans l'armée allemande, ceux repliés en zone sud n'ont pas toujours pu échapper à la déportation dans les camps d'extermination ou dans les usines où il fallait travailler sous menace des coups pour un pays abhorré. Beaucoup ont connu la lutte clandestine, les "maquis" avec un armement et un équipement précaires et dans des conditions physiques très dures. Après le débarquement, les étudiants rejoignirent en masse les armées libératrices pour s'y engager volontairement et porter la lutte jusqu'au cœur de l'Allemagne.

Au mois de novembre 1945, quand l'Université de Strasbourg ouvrit ses portes, nous nous retrouvâmes dans nos amphithéâtres. Certains rentraient des camps de prisonniers, d'autres des camps de déportation, d'autres encore venaient d'être démobilisés. Nous avions tous mené une vie disparate dont le seul lien avait été la volonté farouche de vaincre un ennemi détesté. Chacun de nous était un cas particulier de l'espèce, hélas trop nombreuse, des victimes de la guerre. Si notre idéal était le même, nos conditions de vie ont été très différentes. Mais ce n'est pas en quelques jours que nous pourrions mettre toutes nos expériences en commun et de plus cela ne s'est pas toujours fait sans frotements.

Ces années de guerre ont évidemment apporté beaucoup de retard dans nos études. Aussi la majeure partie d'étudiants et d'étudiantes ne pensent qu'à rattraper le temps perdu et profitent des sessions spéciales d'examen qui nous sont proposées.

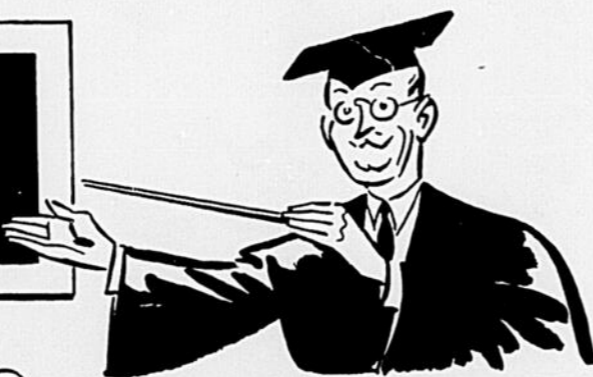
Tout ceci nous conduit à une vie individualiste, à outrance parfois, et peut vous faire mieux comprendre les difficultés qui se dressent devant ceux qui cherchent à créer un esprit de corps, une cohésion entre les étudiants et les étudiantes de toutes nos facultés.

Nous serions heureux de créer des échanges avec votre Université, échanges de revue, de lettres, peut-être même d'étudiants, si les conditions de voyage s'améliorent rapidement.

Dès parution, nous vous ferons parvenir notre journal.

Veillez croire, cher Monsieur, à l'expression de nos sentiments très amicaux.

Le Secrétaire Général,
Claude BIJON



soient — sur une base convenable, vous vous procurez un certificat de succès pour plus tard.

QUEL que soit le champ d'action que vous choisirez, les questions d'argent joueront toujours un rôle important dans la poursuite de votre ambition. Commencez dès maintenant à vous familiariser avec les affaires de banque. Même si vous n'avez que très peu d'argent, l'expérience que vous acquerez en tenant vous-même votre compte personnel vous mettra au courant de la manière de procéder de la banque et vous sera d'une grande valeur pour les années à venir.

A partir d'un dollar, vous pouvez vous ouvrir un compte à l'une quelconque de nos succursales.

BANQUE DE MONTRÉAL

au service des Canadiens dans toutes les sphères
de la vie depuis 1817

QUE vous choisissiez les arts ou l'architecture, le génie ou l'entomologie, la physique ou la physiologie... vous serez toujours dans la bonne voie si vous ajoutez à votre programme d'études la science de l'économie pratique, c'est-à-dire si vous apprenez à gérer votre argent.

En augmentant vos connaissances générales... en vous préparant un échafaudage pour le moment où vous vous établirez à votre propre compte dans les affaires ou dans la carrière professionnelle... en plaçant vos projets d'avenir — quels qu'ils



45 SUCCURSALES À MONTREAL et les ENVIRONS

PARAITRA BIENTÔT...

LA PLUME AU VENT

UN VOLUME DE 64 PAGES DE CARICATURES

par

JACQUES GAGNIER

PUBLIÉ PAR
Les Studios Lany, Montréal

Hommage de

LA PHOTOGRAVURE NATIONALE LTEE

282 ouest, rue ONTARIO

près de Bleury

EN MARGE DE L'ARTICLE DE MARTIN T. WHELAN

I heartily disagree with Mr. Whelan on two points in his article: "normalcy" of French-Canadian culture and Catholicism being anathema to many Americans.

The aspect of culture which was stressed in his article was that of the family. True, the family is part of the culture, but the artistic output is most important; this was ignored. Poetically and artistically any intelligent observer, be he an American or European, would admire the works of the French-Canadians. As to the family, I doubt that an American would be disinterested. He may say that the customs of chaperonage and moderation in drinking are attractively quaint. It is a mistake to think that all Americans

keep late hours and drink profusely which could be deducted from the statement that we would find family activities "normal".

Catholicism, as any religion, is respected in the United States. Statistically speaking, about one-third of the population is Catholic. The only objection would be directed against a small minority of French-Canadians who set aside religion from life; it is like separating mind and body. It cannot be done, both are interwoven.

On the whole, the Americans have little knowledge of Canada. An information bureau should be set up in the United States, and a true exchange of students would help the situation.
Reba BOGEN

Martin T. Whelan, jeune et sympathique américain, qui est actuellement étudiant à la Faculté de Lettres de notre Université publiait la semaine dernière un article intitulé "With the necessary apology" en éditorial du Quartier. Ce document n'eut par l'heur de plaire à tous nos lecteurs, qui pour une bonne part ont oublié que les opinions y mentionnées n'étaient pas celles de l'auteur, mais bien celles que la majorité des Américains peuvent avoir à notre endroit.

Il faut d'abord apprécier la sincérité qui a présidé à la rédaction de cet article. Il faut ensuite avouer qu'il écrit trop hâtivement, il ne rend pas justice à son auteur au point de vue du style. Quant aux assertions qu'il contient, je les classerai en deux groupes.

Des remarques personnelles qui sont introduites par "I think", "I doubt" et qui semblent du cri de l'auteur. Elles font preuve de peu de connaissance du sujet traité et c'est normal.

Duhamel qui est un excellent observateur n'a pas dit que des vérités dans ses Scènes de la Vie Future. Whelan nous prêche par exemple un chauvinisme que nous n'avons certes pas.

Quant aux opinions des Américains sur nous, je crois qu'elles sont malheureusement aussi pénibles qu'il nous les présente. Une jeune fille de Saint-Louis demandait un jour si à Montréal nous habitions encore des igloos!

Nous aurions tort de nous scandaliser de ces jugements, et cela pour au moins deux raisons: pour porter un jugement il faut connaître, et nous n'avons guère soigné la publicité en outre quarante-cinquième, le peuple américain tire sa science de ses magazines et nous savons ce que la plupart d'entre eux valent au point de vue d'impartialité. Il suffit de se souvenir de certain article de Life qui avait eu le don de nous faire bondir.

Les masses ont deux critères, deux bases sur lesquelles elles appuient leurs convictions politiques: la propagande surchauffée et le sentiment. Nous pouvons reprocher aux États-Uniens leur ignorance, mais nous ne pourrions leur en faire grief que le jour où nous aurons tenté de nous faire connaître d'eux sous notre véritable jour.

d'Iberville FORTIER

Commentaire

Le Quartier finit sa saison alors que le printemps ne fait que commencer: a-t-on peur que les rédacteurs aient trop de flamme! Pour plusieurs Poly, c'est la septième année qui finit. Je ferai remarquer à tous ceux qui trouvent qu'il y en a qui restent trop longtemps au Poly; que ce n'est pas de leur faute. Tous n'ont pas le physique et les jarrets pour bien poursuivre une carrière d'ingénieur!

Voici un genre de réponse que des confédérés pourraient donner à une question incongrue: "The logic of your question makes me think of another. Can you tell me why fire engines are always red? You can't! Well; fire engines have four wheels and eight men. Four and eight are twelve. Twelve inches make a foot. A foot is a ruler. Queen Elizabeth was a ruler. The Queen Elizabeth is the largest ship that sails the seven seas. Seas have fish. Fish have fins. The Finns fight the Russians. The Russians are Red. Fire engines are always red. Therefore, fire engines are always red. I hope this answers your question also!"

S'il faut en croire la rumeur, les Américains vont venir en très grand nombre dans les Laurentides cet été. D'ailleurs, on peut le constater par la quantité formidable de garde-fous qu'on place sur toutes les routes!

Le championnat de hockey inter-facultés a été remporté haut-la-main par Polytechnique, par sa victoire de 7-1 sur les Sciences. Gignac a compté trois buts, et a brisé une douzaine de bocks et adversaires. Maillette et Ferland ont joué comme jamais, sur une glace très peu favorable. Poly ajoute une autre étoile à son blason, qui aura bientôt l'air du portrait de Goebring!!

Extrait du dictionnaire étymologique du docteur en lettres Conrad Logzafi:
Bateau: instrument qui sert aux professeurs, pour bourrer les élèves: v.g.

monter un bateau! Aussi; sert à désigner l'auto de P.-E. Drouin.

Tuyau: appareil qui sert à faire couler, ou à couler les actionnaires de la Bourse.

Route: projet qui sert de distraction aux employés de la Voirie, et de remboursement au contracteur. Sert aussi à démembrer tout véhicule moteur. Les oiseaux du ciel se servent de ses fruits pour se nourrir et bâtir leurs nids. Aussi; allée de bowling des "sunday-drivers".

Cathodique: religion des électroniciens. On dit d'une jeune fille, qu'elle est cathodique; lorsque c'est une jeune fille "cathodique" à l'aimait!

Orgue: instrument féminin au pluriel, masculin au singulier, et singulier à un clavier! Excellent pour le mollet à cause des pédales; donc, bon exercice pour les sédentaires qui n'aiment pas la bicyclette. N.B. Se méfier de cet instrument, parce qu'il a plusieurs jets, et qu'il est plein de vent.

Mon correspondant québécois, Arthur Markay, m'annonce qu'un touriste français, le vicomte Ija de Labrou, qui débarquait à Kébec, s'est offusqué de ce que la citadelle le regardait de haut. On raconte aussi qu'un fou a été arrêté, alors qu'il voulait voler le Cap Diamant pour son épingle de cravate!

Je parlais d'étoiles au blason de Poly... Roger Langlois et Louis Dion de cinquième année, viennent d'en ajouter une "mozaïlle" en remportant d'une façon foudroyante les honneurs sur leurs adversaires de Queens et Laval, lors d'une joute électronique sous les auspices de l'"Institute of Radio Engineers". L'assistance a été "électrisée" par les travaux des deux jeunes futurs-ingénieurs, et n'a pas caché son émerveillement. C'est avec de tels étudiants que Polytechnique verra sa renommée se répandre dans toute l'Amérique: il n'y a pas de meilleurs publicités!

Il n'y a pas à dire, ça fermente en quatrième année: vendredi dernier, la question de \$6A.00 a été posée par Miss: évidemment, c'était "maigre et jeune". Il s'est enquis, au cours de Finances, à combien se montait la dépréciation annuelle d'un terrain!!! M. Favreau a répondu: "Ça ne s'en pas un terrain: votre question relève plutôt de la géologie!"—Ça lui apprendra!

Le dénommé Flat-Slab G. nous donne la définition sexuelle d'un B.H.P. (baiser horse-power): c'est le rapport: de la résistance à l'écrasement, sur le facteur de sécurité. Ce dernier est égal au rapport de la capacité actuelle en B.T.U., sur la capacité d'après le nombre de pieds carrés de surface de chauffe. Toutes ces formules ne tiennent pas compte des frottements!

Il est permis à tout le monde d'être distrait; mais on le pardonne moins facilement à un professeur! C'est bien la première fois qu'on entendait parler de "deux secteurs qui font entre eux un angle de trente degrés Fahrenheit"!!!

La partie de hockey entre Varsity et U. de M. n'a pas été très contestée!!! Il s'est produit un phénomène curieux ce soir-là: il paraît que l'eau, même sous forme de glace, produisait beaucoup de boue!!! Il est vrai qu'on ne peut reprocher à personne d'avoir soif; mais on peut attendre à la fin de la partie pour se désaltérer!!!

Gérard MANVU

TOUJOURS SARTRE...

Nous lisons dans un hebdomadaire de Paris. (ESSOR, 2 février 1946) la note suivante:

"Sartre a dit que c'était un mauvais signe pour une nation et un danger pour la littérature, quand les écrivains faisaient fonction d'ambassadeurs. Mauriac est en Suisse d'où revient Claudel, et à peine Duhamel a-t-il quitté les États-Unis que Vercors l'y remplace."

Et... où donc est Sartre?



Habillez-vous
ce printemps
chez EATON

Le jeune homme soucieux d'être bien mis s'habille chez EATON. Il a la certitude d'y trouver, en tout temps, des vêtements de saison, élégants, bien faits et de qualité. Il sait aussi que chacun de ses achats porte la garantie bien connue: "Argent remis si la marchandise ne satisfait pas".

THE T. EATON CO. LIMITED
OF MONTREAL

ADDITIONS AU CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE CENTRALE

Du 20 au 28 février

PETIT, Gérard Père
LÜCK, James Murray
KLAUFMAN, J. W.
SHREVE, Norris
MELLON
TIMM
ROBERTSON
WERTHEIM
HITCHCOCK
WELL AND ANHORN
WILLIAMS AND SPIES
EDITED BY KLACIK AND PARKER
EDITED BY NORD
BURK AND GRUMMIT
SHOHL
KLEINER
HARRIS
ROBINSON
JONES-QUINN
WALKER
NIEUWLAND
WILLIAMS
SANDELL
KRAEMER
BENNETT
BAGAVANTAM
MARLEY
LE FEVRE, R.J.W.
LOHSE
A.S.T.M.
A.S.T.M.
A.S.T.M.
A.S.T.M.
WEEKS
PARTINGTON
PARTINGTON
COHEN
LEVINGSTON
BRINKLEY
BALDWIN
PIESER
KOPKINS
Dr YOST
YOUNG
KIBBALL
NIEDERL
ADAMS
MORROW
WHELAND
YOE
MURKE
ADAM, Nell Kensington
WEYGAND, Conrad
GAUTHIEL, Léon
PROU, Maurice
BOTHMAN & CROWE
DICK, AMBERSON, MINOT, CASTLE,
STROUD, EUSTERMAN

Questions sociales
Annual Review of Physiology
Group Psychotherapy
The Chemical Process Industries
Chemical Publications
General Chemistry
Laboratory Practice of Organic Chemistry
Textbook of Organic Chemistry
Physical Chemistry (1st Edition)
Plastic Horizons
Vitamin B1 (Thiamin) and Its Use in Medicine
A textbook of Clinical Pathology (2nd ed.)
Advances in Enzymology (vol IV)
Advances in Nuclear Chemistry
Mineral Metabolism
Human Biochemistry (The most recent Ed.)
Vitamins and Hormones (Vol II)
The Recovery of Vapors
Carbon Dioxide
Formaldehyde
Chemistry of Acetylene
Introduction to Organic Chemistry
Colorimetric Methods for Determination of Traces of Metals v. 3
Advances in colloid Science, vol. 1
Chemical Formulary
Scattering of Light and the Raman Effect
Soybean Chemistry and Technology
Dipole Moments
Catalytic Chemistry
1944 Book of Standards
Petroleum Products and Lubricants
Paper and Paper Products
Rubber products
Discovery of the elements
Short History of Chemistry
College course of Inorganic Chemistry
Theoretical Organic Chemistry
Physico-chemical experiments
Principles of general Chemistry
An Introduction to comparative Biochemistry
Experiments in Organic Chemistry
Systematic Inorganic Chemistry
General Chemistry
Quantum Chemistry
Micromethods of Quant. Organic Chemistry
Organic Reactions Vol. 1
Biochemical Laboratory Methods
The theory of Resonance
Organic Analytical Reagents
Manufacture of Beet Sugar
The Physics & Chemistry of Surfaces
Organic Preparations
Quelques mots sur l'étude de la Paléographie et de la Diplomatique
Manuel de Paléographie latine et française
The 1945 Year Book of the Eye, Ear, Nose and
The 1945 Year Book of General Medicine

"Moi, je suis
content
d'avoir vu mon
gérant de banque!"

Nous étions incédis, Margot et moi... On insistait pour que nous placions nos économies, y compris ma prime de démobilisation, dans une affaire qui nous paraissait excellente. Mais mon gérant de banque m'a montré qu'elle n'était pas aussi bonne que nous le croyions... Sans lui, nous aurions peut-être perdu tout notre avoir!

Si vous êtes un ancien combattant, vous avez intérêt, au moment de réintégrer la vie civile, à consulter un gérant de banque.

Il est au courant de la situation économique locale et des occasions favorables, et il lui fait toujours plaisir de donner des renseignements utiles à l'ancien combattant qui va le voir.

Il connaît les espoirs et les craintes, les joies et les soucis du chef d'une petite entreprise, de l'ouvrier et de l'employé, parce qu'il a, depuis longtemps, l'habitude de causer avec un grand nombre d'entre eux, d'étudier leurs problèmes, de leur prêter de l'argent et de leur rendre service de diverses autres manières. Il serait heureux de vous être utile, à vous aussi.

Allez donc le voir à la prochaine occasion. Il y a, dans toutes les parties du pays, d'anciens combattants qui se disent: "Moi, je suis content d'avoir vu mon gérant de banque!"



Cette annonce est commanditée par votre banque

CRÉDIT FONCIER FRANCO-CANADIEN

FONDÉ EN 1880

PRÊTS HYPOTHÉCAIRES

MONTREAL et BANLIEUE

SIÈGE SOCIAL

5 EST, RUE ST-JACQUES, MONTREAL
CANADA

SUCCESSALES A

QUÉBEC — TORONTO — WINNIPEG — RÉGINA
EDMONTON — VANCOUVER

UNE COLONIE DE VACANCES

Parmi les différentes activités susceptibles d'intéresser les étudiants durant leurs loisirs, il en est une qui, si elle n'est point rémunératrice, comporte cependant beaucoup de satisfactions et apporte également à ceux qui en sont les bénéficiaires: du bonheur et de la santé. Ce moyen de faire du bien tout en se distrayant est d'organiser ou de s'occuper d'une colonie de vacances.

L'autre jour au Quartier latin il m'était donné d'assister à une discussion entre des étudiants qui depuis deux ans ont fondé et maintiennent une colonie pour les petits pauvres; tout de suite j'ai pensé à cette façon utile et agréable de passer ses vacances. Sans doute il ne faut pas s'imaginer que d'être au service d'enfants de sept heures du matin à neuf heures du soir est une sinécure, non, loin de là. Comme disait un des organisateurs, le plus beau moment de la journée, c'est lorsqu'ils dorment (les enfants, bien entendu).

S'occuper d'une œuvre de ce genre nous donne de l'expérience dans une foule de domaines. Le domaine financier d'abord, je vous prie de croire que lorsque durant une partie de l'été on a été obligé de faire attention à toutes les dépenses, lorsqu'on revient à l'Université on comprend et on sympathise un peu plus avec les administrateurs tant décriés.

Un autre problème, une autre sphère d'expérience, réside dans le maniement des hommes. Ceux qui volontairement ont accepté de bien vouloir venir vous aider méritent qu'on les traite avec considération, qu'on obtienne parfois à leurs caprices, sans que les enfants en souffrent. Il paraît que des fois c'est assez délicat. Une couple d'étudiants en relations industrielles et quelques diplomates auraient profité à venir s'exercer à régler ces petits différends. Un psychologue aurait également de l'ouvrage chez les auxiliaires, comme d'ailleurs chez les enfants.

Enfin le principal problème autour duquel tous les autres gravitent demeure incontestablement celui des enfants. D'abord il faut s'arranger pour que les enfants s'amuse et aiment leur camp. Il faut veiller à ce que toutes les précautions soient prises pour leur éviter des ennuis de tous genres. Il faut continuellement veiller aux dangers physiques et moraux que peuvent leur attirer leur jeune âge et leur inexpérience. Enfin, ceux qui s'occupent d'un tel mouvement doivent s'efforcer également d'inculquer à ces jeunes êtres le goût du beau, le sens des responsabilités, quelques notions de charité chrétienne. De tout accomplir cela en quinze jours ou en trois semaines représente beaucoup de travail, pas mal de patience et peut-être un peu de dévouement.

Si parmi les lecteurs du Quartier latin il y en a qui possèdent ces qualités et bien d'autres, et qui sont en peine pour leurs vacances; une colonie a été fondée par des étudiants il y a trois ans; cette année spécialement elle a besoin d'auxiliaires, en seriez-vous un par hasard? Si oui en communiquant au Quartier latin ou avec Gabriel Phaneuf, ils vous donneront de plus amples détails.

Gérard de VILLENCOURT

VACANCES EXISTENTIALISTES OU LA CITÉ SUR LA MONTAGNE

Aussi étrange, incompréhensible et absurde que la chose paraisse, le passage à Montréal de Jean-Paul Sartre a littéralement sidéré un de mes amis. Le système du maître existentialiste a impressionné le jeune homme au point de lui causer des visions fantastiques. Pris d'insomnie, le lendemain de la visite de Sartre, le naïf adolescent met sa robe de chambre, quitte la maison et gravit la pente montant à l'université. Il y sonde les portes, mais elles ne s'ouvrent pas. Il se dirige alors sur le campus, s'installe sur une roche géante et interroge le ciel piqué d'étoiles. Insensible à la brise, il songe sous la lune qui éclaire la tour jaunée.

Le jeune homme rêve que Sartre confère avec les têtes dirigeantes de l'université, les persuade que le monde ne connaîtra la paix et la justice que si les étudiants s'engagent totalement. Fixant ses interlocuteurs à travers ses épaisses lunettes, le philosophe rugit ses phrases: "L'isolement des étudiants les porte à oublier leurs préoccupations professionnelles et les entraîne dans des divertissements gratuits... De plus, il leur enlève toute liberté et les éloigne des chemins de la liberté. Dans nos temps modernes, les jeunes ont la mission de rétablir la société sur des bases indestructibles... L'existentialisme affirme que leurs supérieurs doivent les munir des instruments indispensables à cette fin, et les plonger dans l'engagement total."

Mystifiés par l'éloquence, la fougue et la sûreté des propos de Sartre, les administrateurs de l'université tiennent aussitôt une conférence à huis-clos. Ils y décident unanimement, après de longues discussions, d'instituer un plan d'embauchage intégral, — c'est-à-dire d'engagement total, selon l'expression sartriste, — qui entre en vigueur à la dernière lune de mai. Tous les étudiants acceptent d'y consacrer leurs vacances entières. La grande entreprise consiste à construire, sur le terrain de l'institution, une immense cité où les conditions d'existence favoriseront l'épanouissement de la personne humaine.

Dès l'aurore du premier jour des vacances, les carabins, les carabines et leurs enfants, pantalon et chemise aux couleurs universitaires, se rassemblent dans le hall d'honneur. Ils s'y font immuniser contre les maux humains. Ils se rendent ensuite sur le campus, en chantant l'hymne à la joie. Par le courage, l'unité, l'ordre et la science, ils y élèvent un vrai paradis.

La faculté de philosophie érige d'abord une tour qui symbolise la santé du corps et de l'âme. Les élèves en architecture et en génie construisent des habitations ultra-modernes pour toute la population estudiantine, séparant les mariés des célibataires, les hommes des femmes, les professeurs des élèves, sans toutefois isoler les uns des autres. Les Hautes études commerciales aménagent des terrains et dressent des stades destinés aux exercices physiques, à la pratique des

sports, des jeux individuels ou collectifs. Les étudiants en sciences sociales montent une bibliothèque énorme, complète et confortable, au bénéfice de toutes les facultés, même celles qui n'existent pas encore. La faculté de droit installe des salles de cinéma, de théâtre, de concerts, de peinture et de sculpture. La médecine et l'art dentaire tracent des jardins où poussent des fleurs parfumées, cultivent les fruits et les légumes. Les janissaires prêtent leur concours en élevant des animaux et des oiseaux. Les autres membres de l'université établissent enfin tout ce qui procure une vie totale aux étudiants.

Reliée par un réseau de voies rustiques, la cité interdit la circulation, dans ses limites, des automobiles et des autres véhicules-moteurs. On aménage toutefois, à proximité, des terrains de stationnement pour charrettes, bicyclettes, motocyclettes et automobiles, une piste pour avions et hélicoptères et une tour pour dirigeables.

Vers la fin des vacances, les étudiants terminent la cité nouvelle. Amaigris, épuisés, mais souriants et confiants, ils dorment une semaine durant. A leur réveil, ils mangent et boivent pendant deux jours. Robustes et musclés, ils attendent la pompeuse cérémonie d'inauguration de leur chef-d'œuvre. La manifestation se déroule la veille de la rentrée. Des délégués de toutes les universités du monde arrivent par trains, avions, navires et ballons. Un tapage infernal retentit du sommet de la montagne. Montréal, jubilant comme jamais, croit à un tremblement de terre. Les tramways déraillent. Les réactionnaires prédisent la fin du monde et passent par toutes les frousses de l'Apocalypse. Les visiteurs, moins préjugés, admirent le monument triomphal. Le soir, les carabins témoignent leur allégresse par des chants et des danses, à la lueur de flambeaux multicolores.

Radio-Canada télévisé le spectacle dans les coins les plus reculés du globe. Les journaux, Quartier latin en tête, publient des éditions spéciales à chaque heure. A Paris, Sartre apprend la nouvelle au moment où il entreprend son vingtième volume sur l'existentialisme. Il abandonne la tâche, saute dans un avion et atterrit à l'université trois heures plus tard. Les étudiants le portent en triomphe et l'acclament jusqu'à l'aube. Le pauvre homme en a la nausée. Transporté à l'hôpital universitaire, il y meurt bientôt. Les carabins pleurent, pleurent. Sartre ne ressuscitant pas, ils l'inhument dans leur cité et élèvent un mausolée à sa mémoire. A la reprise des cours, l'A.G.-E.U.M. décide de donner à la cité le nom de Sartréuse.

A ce moment, hélas! l'impolitesse d'un moineau interrompt le rêve du jeune homme. L'étudiant scrute le campus, descend la pente en vitesse et retourne à sa chambre.

Pierre ST-GERMAIN

GRANDEURS ET MISÈRES DES BOIS

Il était collégien jusqu'au bout des ongles. Passionné de Claudel, comme il convient, il trouvait Pirandello un peu obscur, se vantait d'avoir lu M. Teste et d'y avoir trouvé des choses épatantes, il déclarait volontiers à qui voulait l'entendre qu'il avait dévoré Proust. C'était un intellectuel, il s'abstenait donc par principe de tous ces sports qui passionnent généralement ceux de son âge. Comment eut-il pu les concilier avec la dignité des grands concepts de la vie dont il se croyait l'ostensoire?

Aussi au collège Saint-Ixe, il jouissait de la considération générale et on le tenait pour "un de nos plus brillants sujets, sur lequel nous fondons nos plus beaux espoirs."

Calixa — c'était le nom que sa mère, une intellectuelle aussi, lui avait déniché dans Les grands musiciens de la Province, et qu'il portait d'ailleurs avec autorité — Calixa disions-nous n'ignorait pas, peu s'en faut, l'estime que lui valait sa compétence, au sens large du mot. Dans son milieu on disait en se gonflant la devanture: "Notre Calixa est heureusement conscient de sa valeur."

Comme chacun s'y attendait Calixa dérocha, au bachot, une mention fort estimable, qu'il avait d'ailleurs bien méritée en s'abstenant soigneusement de toutes convictions profondes qui auraient pu offusquer ses professeurs ou manifester d'un mauvais esprit.

La vie devait donc s'ouvrir pour lui sous de remarquables auspices. Dans son discours de rhéto, l'année précédente n'avait-il pas déclaré: "Une vraie vie ne peut-être qu'une bataille, une vraie vie ne peut-être qu'un combat, une vraie vie ne peut-être qu'une lutte pour le triomphe de la Beauté

dans le monde, et je me sens prêt à l'affronter."

Vers cette époque Calixa fit une grave crise de poésie. Lorsque bachelier ès art de la dernière tournée, il prit avec ses parents quelques jours de congé avant de s'enfoncer dans les bois pour la grande aventure, il commença ce qui devait être sa carrière d'écrivain. Il retrouve quelques vers qu'il pondit en un jour de fertilité, sur ce qu'il attendait de ce fameux "premier été de ma vraie vie".

Je connais des forêts
enchanteuses
qui charment le rêveur
Des lianes aux tresses
Couvertes de fleurs

Des côtesaux de soleil
Ronds comme des prunes

Des lieux sans lieu
Qu'on aime et qu'on ignore
Des champs sans pieux
où l'on peut vivre encore

Je prierais en ton sein
Refuge du silence.

La mère du jeune lauréat n'en attendait pas tant pour le sacrer génie et monsieur son père, avec son regard fier, qui aurait tant voulu sembler sceptique, se sentit à la lecture de ce poème profondément troublé. "Sans doute", disait-il à son épouse le soir même, "Calixa, intelligent comme il est, poète et passionné de la nature, court vers le bonheur en courant vers les forêts, qui seules peuvent combler son âme d'artiste"

Il arriva au début de juillet, au lieu de son emploi. De son voyage il ne devait conserver qu'un seul souvenir assez pénible d'ailleurs. Alors qu'il s'extasiait en silence devant un coucher de soleil "digne des Bucoliques"

(il ne pouvait malheureusement faire part à personne de ce rapprochement littéraire qui ne manquait pas de le combler d'aise) son voisin de banquette s'écria plein d'admiration: "Maudit que c'est beau, on dirait une carte postale".

Calixa bondit, il songea un moment à jeter par la fenêtre ces grotesques profaneurs et seules des considérations de volumes comparés l'empêchèrent de poser ce geste spectaculaire. Ce fut la première reculade!

Deux semaines plus tard il avait commencé à travailler sur la foom. Devant lui passait à longueur de journée des billets blancs et lisses. Devait-il les compter? Même pas. Il les regardait passer les uns à la suite des autres, comme un banc de carpes entraîné dans un courant maritime. Lorsqu'il y avait surabondance ou embâcle, il téléphonait: on diminuait la circulation et... le jeu continuait.

C'était bien la forêt qu'on lui avait promise, mais si mutilée. Et c'est ainsi qu'on la comprenait là-bas, on ne l'estimait pas à sa beauté mais on supputait son rendement comme on juge d'une vache, en gallons de lait et en portées.

D'ailleurs tout en était là. Depuis son arrivée n'habitait-il pas un pouilleux réduit qu'il partageait "avec des gens du pays"? Ces Messieurs sans aucun doute fantasques sur la hache et sur la scie n'avaient pas apprécié son gracieux babillage et jusqu'au nom de Calixa qui avait du subir l'avanie, l'opprobre "de leur pauvre humanité". Il n'était pas là depuis trois jours que déjà on entendait ces Messieurs interpellé le jeune homme "le p'tit calice" après quoi quel-

ques rires tombaient lourdement, comme des arbres qui s'écrasent.

Il en avait pleuré comme un enfant, car il avait cru à la beauté dominatrice. Il avait stylisé l'univers dans sa pensée et il s'insurgeait contre toutes ces diagonales imprévues. Il voulait détruire les entraves. Mais on n'avait pas habitude son esprit à la recherche de l'absolu. Devant la résistance il se cabrait, sans même que la possibilité d'une victoire ne vienne le troubler dans son désespoir.

Le feuillet esi maintenant jauni, mais encore lisible. Il date de la fin d'août "du premier été de sa vraie vie".

"J'ai beaucoup changé, je m'en aperçois. J'avais placé le bonheur dans une beauté toute extérieure... Je croyais qu'on pouvait vivre intensément en dehors de soi, des pensées des autres, de leurs œuvres, de la nature elle-même. Je m'étais construit un refuge de mes auteurs préférés, de la musique que j'aimais, un peu comme un oiseau se construit un nid. Tout cela restait pour moi accroché loin derrière moi dans le temps et dans l'espace... j'avais oublié qu'il faut créer son bonheur au fond de soi-même, que c'est le seul lieu, où l'on puisse élever des monuments impérissables à la beauté."

"J'avais oublié qu'on ne vit qu'en tant qu'on est différent, et que l'homme qui ne porte pas son monde en lui se contente de donner des signes extérieurs de son existence, sans en posséder aucune."

"La forêt est belle, car elle a regermé en moi... l'été m'a fait homme... il m'a appris à être".

d'Iberville FORTIER
(Tiré de Cogitations profanes)

VACANCES

à la

"Frontier College"

Le Frontier College est un collège volant qui va rejoindre les lumberjacks du nord, collège qui s'enfonce dans les forêts, vers les grands cours d'eau où se bâtit une usine électrique; collège accompagnant les hommes qui ouvrent les routes; école de tous ceux qui ont perdu contact avec la civilisation. Des jeunes gens quittent la vie universitaire, la ville, pour aller agrémente et remplir la vie de ceux qui travaillent au loin.

Frontier College, création de Toronto, ne donne pas d'instructeurs aux ouvriers qui vivent près des villes où ils peuvent trouver des cours du soir, des journaux, des conférences; il s'adresse aux pionniers qui, par leur travail, reculent les frontières du pays.

Le but de Frontier College est d'apporter aux travailleurs des endroits isolés quelque chose des avantages qui reviennent à l'artisan des cités (les écoles du soir, les écoles techniques, etc.). La seule différence toutefois, c'est que l'instructeur de Frontier College va au travail avec les hommes.

"Durant les cours d'été, donnés à l'endroit même où ces hommes, accablés de fatigue, dorment tout à l'heure comme des bêtes de somme, le professeur n'est plus étudiant en médecine ou en affaires. Il ne peut plus l'être! Il a les mains trop calleuses et trop sales, il porte des bottes encrassées, son pantalon a pris la couleur de la terre qu'il manie, et c'est un travailleur qui parle aux travailleurs: de grammaire, d'hygiène ou de géographie."

Roger-R. LEMIEUX
Vacances d'été '39

★

Le Frontier College a pris naissance en 1900 et a reçu sa charte en 1922. Le recteur du Frontier College est M. E.-E. Bradwin, M.A., P.D. Ses bureaux sont dans la ville reine.

Depuis la fondation du Frontier College, près de 2,200 jeunes étudiants, sortis de nos collèges, de nos séminaires ou de nos universités, ont servi comme instructeurs-ouvriers. Il est intéressant de noter que, durant les deux dernières années, 30 Canadiens français ont joui de l'avantage de ces contacts avec la classe ouvrière. Frontier College accomplit aujourd'hui une grande œuvre sociale dans tout le Canada.

Voici l'occasion, pour vous, étudiants, de venir en aide à vos compatriotes en passant un été fructueux à tout point de vue.

Renseignements:

Bernard LAVALLÉE,
4374 Chateaubriand,
AM. 6049

«LE QUARTIER LATIN»

Membre de la C.U.P.
2900, boulevard du Mont-Royal, Montréal
DIRECTION
Directeur: Jacques HÉBERT
Directeur-adjoint: Lomer MERCIER-GOUIN
RÉDACTION
Rédacteur en chef: Jean-Louis ROUX
Secrétaire de la rédaction: Pierre TANGUAY
Rédacteur à la C.U.P.: André BISSONNETTE
Chef des nouvelles: H. P. FAR-ND

RÉDACTEURS
Guy BEAUGRAND, Pierre LEFEBVRE
CHAMPAGNE, André LUSSIER
Georges-H. BLOUIN, Robert MASSE
J.-B. BOULANGER, Jehan PERDRIAU
Claude FARIBAUT, Gabriel PHANEUF
D'Iberville: FORTIER, Jean-Guy LAURIN
Pierre GODIN, Jean-Pierre LABRECQUE
Thérèse GOUIN, Jean-Paul DIMOUCHEL
Roger THIBAUT, Claude LABRECQUE
François LAPOINTE, André FABIAN
Serge CLITANDRE, Paul VAILLANCOURT JR.

ADMINISTRATION
Alphonse CAMPEAU

Imprimé par
LA CIE DE PUBLICATION LA PATRIE
180 est, rue Ste-Catherine, Montréal

SOUVENIR D'UNE POLÉMIQUE CÉLÈBRE



JEAN AIMARD
ET LA «MUNICIPALE»

LE JEU DE VACANCES

Les cours et les examens sont finis (première hypothèse); c'est l'été et il fait chaud (deuxième hypothèse); donc, nous sommes en vacances.

Exibit Décarri, naturellement de N.D.G., est un étudiant à Polytechnique, et se spécialise en chimie. Où ira-t-il travailler? Partout, excepté en chimie... il ira probablement à la Voirie, via ministres et députés, comme bon nombre de ses confrères, et même comme certains étudiants en droit et en médecine. Notre Exibit est engagé et exporté quelque part dans la Province de Québec: et il s'agit pour lui de s'acclimater pour quelque quatre mois de vacances rurales; car, il n'est jamais sorti de chez lui.

Tout d'abord, il s'ennuie: la cuisine de sa mère était bien meilleure, et puis, il ne sait jamais quelle cuillère ou quel couteau prendre en premier: tout le monde le regarde manger; son patron trouve qu'il mange toujours trop lentement; la fille de table ne s'occupe pas de lui, parce qu'il ne donne pas de pourboire... Pauvre Exibit: à chaque aurore, il pense à la soirée qui suivra et qui va durer à elle seule une bonne semaine. Quand on travaille, le temps passe; mais, après le travail, cette longue soirée qui s'en vient menaçante d'ennui! Exibit s'apprête à tuer sa soirée: la taverne de l'hôtel le dégoûte, pas la bière, mais bien l'atmosphère froide que sa propre nouveauté érée. S'il marche sur la rue, les gens le regardent, chuchotent et finalement éclatent d'un rire sonore. Exibit s'enferme dans sa chambre, soupire à sa petite amie, écrit dix lettres, étudie même un peu, et ressort prendre l'air. Il fait noir maintenant, et cette obscurité le rend égal aux gens de la place: il s'ennuie moins et se demande quoi faire. Une idée; il va à la gare pour l'arrivée du train; il ne sait pas pourquoi il y va, mais il s'y rend quand même. Mais à la gare, il y a des lumières, et Exibit perd son assurance prématurée:... il s'en retourne se coucher. Au moins avec le sommeil, le temps va passer! Il ne dort pas; le bruit des tramways lui manque, — vous savez bien, les beaux petits tramways avec des roues carrées —, son voisin de chambre se déchausse avec bruit; le restaurant d'en face lui déverse du swing par son orthophonique; bref, Exibit vit un cauchemar: il déteste la campagne, les jeunes filles ne sont pas jolies; les haufs veulent l'encorner; à chaque dimanche, le chœur de chant beugle à contre-temps, et souvent, il ne va à la messe que pour ne pas faire parler de lui.

Exibit Décarri est en vacances, et il s'ennuie; il s'ennuie à mort! Combien de temps cela va-t-il durer? Aussi longtemps qu'il le voudra; aussi longtemps que son imagination l'emportera sur son bon sens.

Au bout de trois mois; notre carabin commence à connaître du monde, et ses soirées ne l'embêtent plus. Sa petite amie trouve qu'il n'écrit pas assez souvent; ses parents le pensent sans-cœur... C'est maintenant lui qui réveille son voisin de chambre en rentrant se coucher trop tard. Il avait emporté quelques livres pour étudier; mais, il n'a pas le temps... il travaille trop fort!

Il faut maintenant revenir à l'Université, et ça ne le tente plus du tout. Ses professeurs se demanderont s'il est malade, ses camarades le penseront endormi... Exibit Décarri s'ennuie: à la prochaine fin de semaine, il prendra le train pour aller passer quelques heures dans ce fameux petit village qu'il détestait!

Exibit n'est pas une exception: il y a toute une kyrielle d'étudiants qui feront comme lui, et qui réagiront comme lui! Il est étonnant de constater le fort pourcentage d'étudiants qui ont terminé leur cours, sans jamais s'être un peu éloigné de leur milieu familial; et qui n'ont pour toute expérience d'éloignement de leur famille, que les deux semaines annuelles à Farnham: temps réellement trop court pour leur permettre de se "civiliser" un peu, et qui ne leur sert qu'à apprendre un système "D" défectueux.

Aux étudiants qui travaillent pendant leurs vacances; je conseille de s'éloigner un peu de leur milieu. C'est la seule manière de s'habituer à connaître toutes les classes de la société; de s'habituer à vivre dans un milieu non familial. C'est une forme essentielle de l'éducation de toute personne, d'avoir la connaissance approfondie de la société qui est notre milieu de vie. C'est la seule manière d'acquiescer de l'assurance et de la personnalité. Il faut se mêler aux autres, quels qu'ils soient: ils pourront toujours nous apprendre quelque chose. Ce n'est pas parce qu'on est ingénieur ou médecin, qu'on acquiesce par le fait même le droit de mépriser les ouvriers ou les cultivateurs! Celui qui le fait manque autant d'éducation que ceux-ci manquent d'instruction. Un degré universitaire n'est pas nécessairement une preuve d'intelligence supérieure: on rencontre très souvent des "habitants" qui ont une philosophie très simple, mais très droite;... ils parlent avec bon sens!

ÉTUDIANTS

lisez

«LA ROUTE ENCHANTÉE»

C'est un petit bouquin sans prétention aucune, écrit par des étudiants et pour des étudiants.

«Un entretien mystérieux et fourmillant d'allusions avec celui qui aime la route; le rappel, au chemineau qui s'ignore, de tous les plaisirs omis, faute d'initiative et de cran pour quitter à temps la fumée, les mœurs empesées et l'ambiance nauséabonde de la grande ville: voilà ce que nous avons voulu que soit cette publication.

A tous les jeunes gens gaillards, fiers, aussi sérieux et francs que l'était Rabelais, elle propose, en la route, une évasion vers la saine nature; elle cherche à apianir de prétendues difficultés, prétextes pour entraver un départ et priver un être des bénéfices d'une aventure en plein air, au gré des nuages...

Exibit Décarri avait besoin de sortir de sa sphère: surtout, par sa carrière d'ingénieur, il se verra probablement forcé à sa sortie de l'Université, d'accepter un poste en dehors de son milieu. Qu'arrive-t-il, s'il n'en est jamais sorti? Il ne peut accorder à son travail toute l'attention qu'il réclame: ses ouvriers sentent son manque d'assurance et travaillent sans conviction; il en viendra à se demander si c'était bien sa vocation!!! S'il ne s'est pas habitué à réagir; ça fera une épave de plus!

On demande à un étudiant: "Où travailles-tu cet été?" — "Je ne sais pas encore; mais du moment que ça sera en ville, je serai satisfait. Tu comprends, je suis bien chez nous, et puis, je m'ennuierais de ma petite amie!". Il a sans doute peur

Elle vise particulièrement ce type de sédentaire qui n'est pas encore trop confortablement assis, puisqu'il sourit en cachette au chant des oiseaux et envie silencieusement ses camarades-vagabonds. Elle voudrait le convaincre par le nombre et la sincérité des témoignages, que partir n'exige pas tant d'argent, ni d'équipement tellement approprié, ni de mœurs nomades tellement particulières...

Elle l'invite à partir au plus tôt... demain matin.

Cette élégante brochure est remplie de photographies de route et de dessins amusants par Marcel Girard.

On se la procure aux trois coopératives étudiantes et dans les bonnes librairies.

d'avoir trop de temps à lui pour réfléchir, s'il travaillait au loin; et puis, des fois, dans un village, il n'y a pas de cinéma ni de salle de pool... Pauvre petit garçon!

Il y en a qui sont riches: "Mon père, y'est capable de payer!" Qu'ils travaillent quand même; ça leur apprendra que l'argent, ça ne pousse pas dans les arbres; et ça leur donnera un petit échantillon de ce que leur père endure pour payer l'Université du fiston!

Je considère que le travail de vacances est nécessaire à tout étudiant. Ça peut être ennuyant par bout; mais c'est toujours une corde de plus à son arc.

Robert MASSE,
Po. '47

PHOTOGRAPHIE

Depuis le début de l'année universitaire, quelques fervents de la photographie ont formé un club, ayant pour but de grouper les étudiants dont le passe-temps favori est cet art si captivant. Cette heureuse initiative; tout en procurant un moyen de distraction extrêmement intéressant, s'avère un puissant stimulant pour ceux qui commencent à utiliser une caméra. Elle permet un échange d'idées sur les techniques à employer, les expériences à tenter, les résultats à obtenir. Mais ce qui manque à plusieurs pour ne pas dire à tous, c'est un laboratoire, refuge indispensable à l'amateur désireux de prendre part aux divers concours de toutes catégories.

De plus, cette saine récréation aidera à développer chez ses adeptes, un sens artistique véritable; susceptible d'aider à toute carrière. Car ne l'oublions pas, la photographie est un art. Déjà nombre d'expositions nous ont révélé des artistes dont le goût et le sens de l'observation ne trompaient pas.

Découvrir un paysage photographique n'est pas chose facile. Combien de fois, charmés par le coloris d'un beau paysage vibrant de luminosité, avons-nous été déçus par la reproduction photographique. Les ressources plutôt res-

treintes du photographe en sont généralement la cause. Le peintre dispose de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et peut à volonté, ajouter ou retrancher certains détails dans sa composition; tandis que seul le goût, le jugement personnel et une technique sûre permettent au photographe d'atteindre une certaine perfection dans son art.

Les règles fondamentales qui le guide sont cependant les mêmes que chez le peintre. Sa composition doit toujours affirmer un point fort, point vers lequel semble converger l'intérêt du sujet. L'effet de la perspective doit être obtenu le plus possible. La symétrie n'est jamais recommandée; on doit plutôt chercher à diviser par "points forts". Les Grecs ont trouvé certaines règles de proportions qui peuvent être utilisées avantageusement. Ce ne sont là que les grandes lignes de l'art, il est encore mille petits tours de technique qui ne s'apprennent qu'avec la pratique.

Puissent ces quelques informations attirer de nouveaux adeptes à la photographie. Cet art merveilleux vous permet en un instant de saisir une scène vivante, une figure aimée, un paysage pittoresque.

Philippe DEMERS

SEMAINE SAINTE CARABINE

Du lundi au jeudi saint:

Retraite fermée, à la villa Saint-Martin, près Montréal, pour les carabins. Donnez votre nom à Bernard Laramée, 3ème Médecine, ou au Père.

Retraite fermée pour les H.E.C. Voir Paul Vaillancourt, fils.

JEUDI SAINT à PAQUES.

Retraite fermée à Boucherville, prêchée par le major Bertrand, s.j. Donnez votre nom à André Villeneuve, 1ère Droit.

Retraite liturgique, avec le Père. Les offices à la chapelle de l'Université. Préparation, palabres et silences à la maison du Père, 325 Chemin Ste-Catherine, avec les repas. On couche chez soi. Donnez votre nom au Père.

Retraite liturgique pour les Carabins, à Marie Réparatrice: Offices, palabres, silences, repas et coucher au monastère, Bd Mont-Royal.

RETRAITE UNIVERSITAIRE

Tous les Carabins se doivent d'y assister. Le Père Ledit est dit-on, sensationnel. En tous cas, ça ne peut nuire à personne.

Lessivage: Confessions tous les jours, là où vous rencontrez le Père ou quelque prêtre. Ça ne peut pas nuire non plus.

BAGNARD OU UNE VACANCE TRISTE

Fin de mai 1944. Le Service Sélectif regorge de monde. Toutes les classes sociales de par les diktats d'un ministre fédéral, défilent devant lui. Nul ne peut travailler sans lui, les étudiants pas plus que les autres. Justement ils sont là à solliciter un emploi qui les reposera, selon le fin mot de Louis Veillot, en leur permettant de changer de travail. Aujourd'hui, l'U. de M. entière est représentée: trois étudiants en Droit; deux de Poly; un de Philo s.v.p.; trois d'Oka; un de Chirurgie Dentaire; deux de Chimie.

Le cerveau en charge du service de placement a dû réfléchir longuement avant de caser ces jeunes gens, tous bacheliers-ès-arts, *parfaits bilingues*, bientôt l'élite de la nation, car ils ont attendu quatre heures étouffantes, lourdes d'espoir avant d'entendre ce message tomber des lèvres prophétiques d'un fils de Juda: "Vo, allez vô rendre temain at seven o'clock pour une ponne job."

Le lendemain matin, comme un seul homme, nos carabins entraient au service d'une brasserie après y avoir rempli un long dossier en vue d'avancement prochain. Puis visite de la brasserie et grand congé... payé! Ce juif n'était donc pas un faux prophète et la bière, si elle ne réjouit pas l'homme du même cœur que le vin biblique, ouvre des perspectives optimistes au serviteur nouveau de cette boisson démocratique.

Hélas! pourquoi faut-il que certains soleils aient des lendemains? Nos carabins allaient apprendre que si la bière est amère à boire elle est encore plus amère à fabri-

quer. L'emballage-empilage marque le premier et aussi le dernier échelon autour duquel graviteront l'été durant nos ambitieux jeunes gens. Le contremaître du département, un grizzli balte, dirigeait d'une patte sans velours le troupeau de Canadiens français commis à sa gouverne. Les locaux où nos étudiants allaient passer leur temps de vacances étaient un garage désaffecté et une arrière-cave-entrepôt. Le travail initial, en général réservé à des femmes-esclaves, se ramenait à une mécanique fort peu compliquée, mais qui n'en réclamait pas moins une attention soutenue, des mollets infatigables, un abdomen musclé et non pansu, une colonne vertébrale pliante et ne se rompant jamais et des doigts en épingle de bois.

J'invite tous les étudiants et autres qui ne savent pas comment distraire leur farniente de juin à septembre, à se transporter pour un instant dans cette brasserie et à pratiquer les jeux de société suivants: installez-vous debout (*sitting is forbidden*) devant une table roulante à la hauteur de la ceinture et divisée en deux sections adjacentes, l'une se dirigeant vers la droite, l'autre vers la gauche. La section qui vous touche transporte des caisses de bouteilles de bière vides en carton vers la droite. L'autre section, placée en avant de celle-ci, transporte d'autres caisses en bois sans bouteilles vers la gauche.

Il s'agit de vous planter là à sept heures du matin par les plus belles et les plus chaudes journées de l'été, de sortir quatre bouteilles à la fois des caisses roulant dans un sens et de les placer dans les

caisses roulant en sens inverse. Faites ça pour le plaisir de la chose pendant trois heures sans arrêt, toujours debout et penchés. Puis reposez-vous un quart d'heure sans sortir de l'édifice (*forbidden*) et recommencez jusqu'à midi. Prenez quarante-cinq minutes pour dîner et la demi-heure restante assoyez-vous au bord d'un trottoir et chauffez-vous bien au soleil: six jours par semaine, c'est votre droit et portion de soleil et de ciel bleu. A une heure et quart revenez à votre métier: les bouteilles vides de l'empire sans couchant attendent après vous. Reprenez la ritournelle jusqu'à quatre heures. Un autre quart d'heure d'apaisement. Recommencez jusqu'à six heures. Arrêt d'une demi-heure pour souper. Recommencez jusqu'à neuf heures. Quittez la fabrique. Prenez les trams en silence (vous n'avez plus envie de parler) et arrivez à la maison autour de dix heures. Bonsoir la compagnie! et laissez-vous tomber dans votre lit. A cinq heures et quarante-cinq, ramassez vos membres; partez et recommencez.

Au bout de quelques jours, on vous transférerait des délices de ce garage réservé aux femmes à une arrière-cave, véritable égout où vous perdriez avec la notion du jour celle de votre état d'être humain. Aucune lumière solaire n'en traversait jamais les lucarnes donnant dans un entrepôt voisin comblé. Les jours de pluie, la cave située au-dessous du niveau des égouts municipaux, recevait le trop plein des eaux publiques tandis que la gent rateuse chassée de ses logis, se réfugiait dans cette cave de secours et se la partageait avec le monde des blattes.

L'air que les poumons respiraient n'a de nom dans aucune langue. Le travail y faisait de l'ouvrier rien d'autre qu'une bête de somme.

A cette cave était contigu un trou encore pire que celui-ci. Là s'égoutaient des laveuses dont le sommet faisait partie de l'étage supérieur. Le plancher, beau temps mauvais temps, étalait une mare de boue, de houblon et de vase. Il fallait promener à travers ces immondices neuf caisses vides superposées jusqu'à une chute mécanique courant le long du plafond, et es embarquer là-dedans.

D'un autre puits pratiqué dans le plafond sont jetées des caisses de bois pourries destinées au rebut. Dire ce que la chute de ces caisses du haut d'une cave de dix pieds de haut peut répandre de poussière saturée, de bris de verre et de moisissure dans une pièce sans ouverture, ne se décrit pas. Il ne s'agit pas de les regarder tomber et d'attendre, mais de s'en emparer comme on peut et de démolir à coup de haches les plus avariées. Vous hissez les autres à hauteur de tête dans une chute et vous recevez le lest de poussière de verre dans la figure.

D'autres genres de travail occupaient encore nos étudiants. L'atmosphère générale reflétait la condition de travail où évoluaient les ouvriers et les ouvrières. Parfois il arrivait qu'une des femmes debout depuis le matin devant son implacable table roulante était gagnée par le délire de sa machine et faisait une crise nerveuse. Parfois des

ouvriers abrutis par cet esclavage dérobaient des bouteilles de bière et venaient exhiber leur soulade au milieu du travail des autres. La chose était fréquente depuis le sous-contremaître jusqu'au manoeuvre. Quand ces caves à force d'humidité, de poussière et de pourriture avaient complètement abasourdi sinon asphyxié un ouvrier, il débouchait une bouteille en cachette, puis deux, puis trois et la vida d'un trait sans même attendre qu'elle fût refroidie. Il faut le dire à l'honneur de étudiants si souvent pointés du doigt; ils donnèrent l'exemple de la sobriété, même quand le thermomètre marquait quatre-vingt-dix degrés à l'ombre. L'action dévastatrice de ce travail inhumain n'était pas sans répercussion sur l'organisme de tous ces ouvriers et aussi sur celui... des étudiants.

L'un d'eux, Jean Edouard, un athlète jamais malade, se vit pousser un simple bouton sur le menton. Le lendemain matin, il avait un double menton et l'enflure le rendait méconnaissable. Le surlendemain une température élevée lui faisait prendre le lit pour huit jours de congé non payé.

Jean-Louis, dans un mouvement d'inattention, avait donné de la tête contre une poutrelle d'acier. Sous le choc il était tombé par terre et le sang lui avait inondé la figure. Une garde-malade le pansa... et le renvoya à son travail sans s'inquiéter du fait qu'il était à demi assommé et que les machines dansaient devant lui une ronde de mauvais augure. Après tout, on ne le payait pas pour jouer les évanouissements.

Maurice était affecté d'une maladie de la peau qui des mains rayonnait à l'avant-bras puis atteignait le cou et la figure. Ce qui n'empêchait pas Maurice de poinçonner tous les matins à sept heures le cadran réglementaire, mais de la main gauche, la droite étant retenue en bandoulière.

Je vous ai cité le cas des étudiants brasseurs. Connaissez-vous celui des étudiants chasseurs, plongeurs, garçons de table, terrassiers, manoeuvres, marchands de glace et autres? Il me ferait plaisir de vous les faire connaître, car vous les remarquerez à leur gai sourire et à leur bon esprit à l'université.

Pour finir, je veux vous laisser sur une note gaie. Le dernier jour de travail de nos lurons à la brasserie était un samedi, fin d'août. Comme les machines s'arrêtaient et que les oreilles leur bourdonnaient pour la dernière fois du silence retrouvé, le contremaître leur demanda s'ils voulaient "faire du travail supplémentaire volontaire forcé" comme d'habitude? Sans un mot, ayant tourné leurs regards les uns vers les autres, les étudiants éclatèrent alors d'un même rire irrésistible et vengeur au nez du grizzli balte. Démuni de son autorité, à court d'admonitions et de sermones vengeuses, en pleine dérouté, réalisant devant le regard méprisant des étudiants, son état de crétin, de mêtèque et d'ignorant, il capitula sans conditions tandis que la salle résonnait de toutes parts de leur rire de Délivrance.

Albert CHAMPEAU

LA GASPÉSIE AU SOLEIL

1,500 milles, 38 lifts, 7 jours et 9 heures, dépenses \$8. Voilà en quelques chiffres, le résumé d'un voyage en Gaspésie. Parti de Montréal le vendredi, 6 juillet, j'étais de retour le vendredi 13 à minuit.

Le premier soir, je couchai au Séminaire de Québec. Chose étrange, et peut-être symbolique (car je voyageais en quêtéux), le premier lift qui me conduisit de Montréal à la Pointe-du-Lac me fut donné par un Juif et sa femme. Ces gens cherchaient un *camp* où passer la fin de semaine. Peu leur importait l'endroit, fut-ce Lavaltrie ou Louiseville. Heureusement je connaissais un *camp* près des Trois-Rivières, très bien installé, mais pas cher. Plusieurs fois, il faillirent arrêter, car de beaux *camp*s s'offraient le long de la route. Mais celui des Trois-Rivières, beau, bon, pas cher, l'emporta... Et moi j'avais.

LA LIVRE DE FROMAGE

Aux Trois-Rivières, je me procurai l'indispensable livre de fromage nécessaire aux voyageurs pédestres qui ne savent ni où ils coucheront ni où ils mangeront. Quand les autos n'arrêtent pas, que le sac se fait pesant et l'estomac creux, assis sur un piquet de clôture ou couché dans les marguerites, on déguste ou plutôt on dévore un morceau de fromage.

Au Cap-de-la-Madeleine, un voyageur du Nouveau-Brunswick me passa au nez, il était seul et filait vite. Je résolus de le rejoindre. Je montai donc avec un vieux monsieur qui m'offrit de devenir son associé dans un important commerce trifluvien (!). Encore une fois, je changeai de compagnons et près de Québec nous repassâmes la fameuse auto verte qui allait au Nouveau-Brunswick.

Samedi je filai dans un camion neuf (45) jusqu'au Bic. Le chauffeur, l'homme le plus charmant du monde, me fit passer une journée merveilleuse. Il connaissait toutes les îles du fleuve, les anecdotes et les histoires de chacune. Il arrêtait partout où il y avait quelque chose d'intéressant. C'est ainsi que je pus visiter les ateliers Bourgault. (Monsieur Bourgault répara mes souliers car déjà les clous se montraient piquants...)

TOUT EST BON

Autos, camions, *trailers*, voitures à traction animale, tout est bon pour le voyageur qui cherche l'aventure. Oh! voilà une grosse Packard... un seul voyageur: ce serait chic, il va vite, et zut! il n'arrête pas. C'est le touriste pressé, qui court et ne voit rien. Avec lui, on perdrait son temps. Mieux vaut le camionneur qui transporte des poteaux téléphoniques. Celui-là connaît le pays et sans aucun doute il vous amènera bouffer chez lui!

Un Ontarien répare une crevaillon; je décide de l'aider. On ne sait jamais, peut-être me prendra-t-il avec lui. Il est épaté de m'entendre parler anglais.

Je lui apprends que j'ai quitté Montréal vendredi après-midi. Il me répond avec un sourire triste: "Tu vas plus vite que moi, je suis parti vendredi matin". Nous nous serrons la main.

Il est trois heures de l'après-midi, et je marche. Le soleil ne se gêne pas; il tape fort. Je viens de passer Sainte-Anne de Restigouche à pied. Un bonhomme de treize ou quatorze ans s'en va aux framboises...

LES PETITS POISSONS

J'étais sur le chemin du retour depuis quelques heures, deux petits lifts m'ayant conduit jusqu'à Rivière aux Renards; j'eus la joie de voir rentrer les barques des pêcheurs.

On transportait le poisson du voilier à la chaloupe. Au fond de l'eau reposaient les petits poissons qui servaient d'amorce le lendemain. Sur l'invitation du patron, je sautai dans une barque, j'examinai les lignes, les rais, je piquai des morues avec un grand bâton pour les lancer dans la chaloupe et j'appris du patron tous les bienfaits qu'avait apportés aux pêcheurs la Coopérative des Pêcheurs-Unis.

Je repris la route. Les autos étaient rares; deux jeunes qui revenaient de porter leurs poissons à la Coopérative m'amenèrent dans leur voiture à deux roues jusqu'à Petite Rivière aux Renards et là nous fraternisâmes; il passa bien quelques autos mais je préférai rester avec mes deux jeunes amis, car ils m'enseignaient le langage de la mer; ils me parlèrent des excursions au large, des soirs d'orage, des veillées sur la mer...

Je suis juché à l'arrière d'un camion. C'est un soir de pluie et la route est déserte. Depuis le matin, je n'ai fait que cinquante milles. Tout à coup une grosse auto débouche en haut de la côte. Le klaxon se fait entendre. Le camion arrête et de l'auto: "Embarquez-vous, Monsieur?" D'un seul bond je fonce sur l'auto. Elle est remplie à craquer, j'hésite... "Gêne-toi pas, il y a encore de la place."

Nous sommes neuf. Les pneus doivent être bons. Et l'auto file toujours, le docteur Rioux me décrit les lieux; nous chantons. Nous soupçons sur les bords de la mer. Avec les trois petits garçons du docteur, nous ramassons des coquillages, tandis que je me demande comment tout cela finira... Et tout cela a pris fin à Sainte-Anne-des-Monts quand je me suis couché dans un grand salon entre deux beaux draps blancs.

PLUS DE SOULIERS...

Et le retour se continue, on ne peut mieux. A Matane, les vagues atteignent cinq ou six pieds de haut. Pendant que les autos passent tout droit, je me fais tremper les pieds. Avec deux pierres j'essaie de réparer mes souliers parce qu'il n'y a presque plus de... souliers... Ah! je regrette mes bonnes grosses bottes pesantes et dures!

Un camion et deux autos me conduisent à Mont-Joli où je visite les malades. Et maintenant ce sera chose simple que de couvrir les quelque 400 milles qui me séparent de Montréal.

APPORTER UN TÉMOIGNAGE

La dame qui travaille dans son parterre nous invite à nous reposer et nous offre une fleur; le pêcheur nous promène dans sa barque et nous offre un souper au saumon frais; le camionneur fait un détour pour nous accommoder: les enfants répondent à nos saluts. Il est donc bien vrai que le Canadien est hospitalier.

Le voyageur doit donc répondre à cette hospitalité, il doit apporter un témoignage. Si la route est grise et cahoteuse, si les autos filent indépendantes, il doit marcher en chantant. Il n'a pas le droit d'arrêter l'automobiliste si lui-même ne fait pas sa part. Le *lift* n'est pas pour les paresseux et les faibles, il est pour ceux qui savent avancer, même s'il est tard... Il n'est pas permis de demander la charité sans rien faire pour la mériter.

Le voyageur n'a pas droit de s'asseoir sur une clôture et d'attendre, il faut qu'il marche. Si son voyage n'est pas une course, mais une aventure, s'il a conscience qu'il est pour les automobilistes une occasion de charité, il trouvera heureux que quelques-uns n'arrêtent pas; il saura qu'il vaut mieux pour

lui de marcher, et qu'en fin de compte l'aventure le trouvera.

Si j'ai connu les marguerites de la Matapédia, si j'en ai porté une à ma chemise, si j'ai vu le plus magnifique coucher de soleil sur le Lac aux Saumons, c'est que j'ai marché.

D'une auto à l'autre, il faut marcher. Ainsi, non seulement nos postérieurs profiteront de l'aventure, mais aussi nos jambes, nos pieds. Nos visages bruniront, nos yeux seront remplis de clarté et de soleil, et nos poumons d'air pur.

UNE AVENTURE QUI PREND SON SENS

Saluer le touriste qui passe en sens inverse, envoyer un bonjour au voyageur qui ne nous prend pas, chanter quand les fenêtres se remplissent de curieux et qu'on se sent mal à l'aise, offrir sa route quand on passe près d'une croix: voilà une aventure qui prend son sens.

A tous les affamés du chemin, je propose l'aventure de la Gaspésie.

Jean CADIEUX

Avez-vous déjà pensé ce qu'on peut ressentir, face à un groupe d'enfants qu'on doit amuser pendant toute une journée, et qui vous regardent avec des grands yeux, comme un jeune dieu de qui ils attendent tout. J'avoue pour ma part avoir éprouvé une certaine appréhension en me présentant sur un terrain de jeux de Montréal, un matin de juillet 1944. Je savais par cœur mon rôle: diriger les jeux, et amuser les enfants, de neuf heures à midi, et de une heure à cinq.

Pour ce qui est des jeux bien connus des enfants, c'est très simple: le moniteur n'a, la plupart du temps, qu'à agir en arbitre juste et impartial et à régler les différends qui peuvent survenir; ainsi en est-il pour la balle au camp, la balle molle, le ballon à la volée, le drapeau. Mais les enfants se lassent vite de l'uniformité, et alors il faut se débrouiller et trouver autre chose; et l'on invente alors: jeux d'équipe, où l'on apprend à l'enfant à jouer en groupe, sous la direction de

petits chefs choisis parmi eux, et à collaborer étroitement à la victoire collective; concours sportifs, courses, sauts, souque à la corde, etc.; chants en groupe, concours d'amateurs, travaux manuels, histoires racontées par le moniteur, autant de moyens d'occuper les petits gars et de faire diversion. Enfin, pour rompre la monotonie des semaines qui s'enfuient, et pour renouveler l'atmosphère enthousiaste du terrain de jeux, il sera bon d'organiser de temps à autre une sortie surprise, comme une brève excursion, avec diner champêtre, à proximité du terrain de jeux, ou une démonstration publique, comme un festival, groupant toutes les activités sportives du terrain, une exposition des travaux manuels exécutés par les enfants au cours de la vacance, ou, si la chose est possible et que le moniteur en ait le courage, une soirée de famille autour du feu de camp, pour déceler les talents artistiques des enfants.

Et c'est là une autre expérience, que nous avons faite à l'été 1945, et qui vaut sûrement la peine d'être tentée par d'autres: le théâtre improvisé. Disons d'abord qu'il ne s'agit pas de grand théâtre selon toutes les règles de l'art, mais bien de la représentation par les enfants de mimes et de scénettes faciles et à leur portée, et cela, sans longue préparation. Il s'agit d'abord de choisir parmi les petits gars ceux qui sont le moins gênés, tout en étant assez doués; il faut ensuite leur conter l'histoire qu'on devra mettre en scène. Les rôles distribués, on répète la scénette plusieurs fois, sans pour cela faire mémoriser les réparties, jusqu'à ce qu'on ait

atteint dans le jeu le degré de maîtrise désiré. Chacun des acteurs se charge lui-même du costume requis pour le personnage qu'il représente, vieux vêtements, couvertures habilement drapées, papier journal, en un mot rien de coûteux et tout ce qu'il y a de plus simple. Le moniteur, lui, se charge des décors, réduits au plus strict minimum et faisant fortement appel à l'imagination de l'auditoire pour suppléer à ce qui manque. D même l'agencement et l'édification du programme sont laissés à son initiative; pour intéresser les auditeurs pendant une heure et demie environ, il faut quatre bonnes scénettes ou chansons mimées, le tout étayé de chansons vivantes et gaies, de rengaines entraînant et de bravi. Il est ainsi relativement facile de s'improviser directeur de théâtre, et quel que soit le succès, il vaut sûrement la peine de tenter l'aventure.

Voici donc deux expériences vécues en vacances. Etudiant qui a des loisirs, essaie cela! Il faut un minimum de qualités pour faire un bon moniteur: patience, entraînement, débrouillardise, justice, et par dessus tout, bonne volonté. Tu as ces qualités? et bien alors, lance-toi! Il n'est pas un seul coin de la province où ce ne soit possible; ici à Montréal, c'est même un emploi de vacances salarié. C'est donc dit: ou il y a un terrain de jeux dans ton patelin, et tu y collabores de ton mieux, ou il n'y en a pas et alors, avec l'aide des autorités, tu en fondes un. Et tu en seras bien récompensé par la joie des enfants.

André LEGENDRE

VACANCES UTILES

1° — Définition.

Qu'entend-on par ce terme? On peut définir ainsi les *vacances utiles*: quatre mois réservés à l'étudiant ou l'étudiante pour refaire ses forces physiques et pécuniaires tout en ne perdant pas son temps.

2° — Organisation.

Pour réaliser cette définition il faut un programme, un plan: cela dépend de chacun; nous proposons celui-ci:

- Voyage — développe l'esprit d'observation, élargit l'esprit, crée des contacts.
- Lectures — celles négligées pendant l'année et les autres qui prépareront l'année suivante.
- Travail personnel — monographie ou enquête régionale ou encore sociale de l'endroit où l'on passe ses vacances; résultats de recherches dans les sciences naturelles ou autres; autres travaux qui occupent et enrichissent l'esprit. Tout travail personnel ici, quel qu'il soit, s'il apporte de l'expérience, est précieux.
- Autres sujets que l'imagination, le hasard d'une idée, ou la surprise d'une découverte entraîne. A chacun au début des vacances de créer son plan et surtout de le suivre; c'est encore le plus difficile.

3° — Espèces.

- 1° de vacances utiles.
- 2° d'étudiants qui ont ou qui n'ont pas perdu leur temps.

1° — Vacances utiles.

Par le mot *pécunier* de la définition nous divisons les vacances en deux catégories basées sur l'étudiant et sa condition sociale

- Vacances non-rénumérées.
 - Vacances rémunérées.
- La minorité des étudiants, la majorité des étudiantes passent des vacances non rémunérées. À eux le plan ci-haut convient et s'applique. Tout leur est permis pour créer un peu, semer la joie et vieillir au contact de l'expérience multiple et quotidienne.
 - La majorité des étudiants et la minorité des étudiantes appartiennent à cette deuxième catégorie. Ils ont beaucoup plus de mérite. Cependant, beaucoup d'étudiants occupent des emplois impossibles ou fâts. Ils deviendront de véritables manœuvres pendant quatre mois. Naturellement cela paye: Ils ont raison; c'est la question capitale. Pourvu que le point de vue économique soit satisfait, on travaille à n'importe quoi et n'importe où. Nous savons toutes les difficultés de travailler selon ses goûts et ses études pendant l'été, c'est pourquoi nous ne blâmons personne, mais nous désirons que le plus grand nombre choisisse un emploi rémunérateur et où, en même temps, il met en pratique les leçons de l'année.

2° Les étudiants qui ont ou qui n'ont pas perdu leur temps.

Voici comment nous croyons diviser les étudiants par rapport à leurs vacances utiles ou non:

- L'étudiant P travaille à bon salaire dans le domaine de ses études.
- L'étudiant O travaille à bon salaire dans un domaine inutile.
- L'étudiant N travaille à faible salaire dans le domaine de ses études.
- L'étudiant M travaille à faible salaire dans un domaine inutile.
- L'étudiant L intermédiaire entre O et N; peut intercaler d'autres intermédiaires entre P-O ou N-M.

Raisonnons: L'étudiant P est l'idéal, l'étudiant M ce qui est à condamner; entre O et N si le point de vue pécunier est le plus fort O l'emportera; si c'est le rendement personnel N sera préférable.

Selon le point de vue *argent* voici l'importance: P-O-L (en tant que salaire raisonnable) N-M.

Selon le point de vue *satisfaction personnelle*: P-N-L (en tant que rendement personnel) O-M.

Nous souhaitons à tous des vacances genre "P".

Pierre CAMU

LES COURS DE VACANCES DE LA FACULTÉ DES LETTRES

Pour la seconde fois l'été prochain, la Faculté des lettres ouvrira toute grande ses portes à tous ceux qui désirent augmenter leur culture française et même préparer la maîtrise es arts en littérature française.

Il y avait de nombreuses années que, de tous côtés, on demandait l'organisation de tels cours à l'Université de Montréal. En février 1945 les autorités prenaient une décision en ce sens, le prospectus paraissait fin mars, la première demande d'inscription parvenait à la faculté le 16 mai, et c'est 89 étudiants qui se pressaient dans nos classes du 29 juin au 11 août. Succès remarquable si l'on pense à tous les cours de ce genre déjà existants et au peu de temps laissé pour les organiser. Succès qui nous permet les plus légitimes ambitions pour l'avenir. Nous avions en 1945, 30 étudiants étrangers de la province de Québec, venus d'un territoire limité par Vancouver, Mexico et Bathurst; nous voulons doubler ce nombre l'été prochain et nous espérons voir doubler aussi le nombre de nos étudiants venus de Montréal et de la région, membres de l'enseignement pour la plupart, qui ont sacrifié leurs vacances pour augmenter leur culture et leur compétence professionnelle.

Les cours de l'été prochain seront donnés du 28 juin au 10 août. Ils seront répartis en trois sections: élémentaire, moyenne et avancée.

La section avancée est réservée plus particulièrement aux étudiants bacheliers, désireux de préparer la maîtrise es arts, (qui peut être obtenue en quatre étés) et à tous ceux qui veulent augmenter leur culture générale.

Aux professeurs de l'été dernier qui presque tous reviennent l'été prochain, vont s'ajouter M. Roger Duhamel, journaliste et critique littéraire; M. Pierre Ricour du Collège Stanislas; M. Jean-Paul Vinay, inspecteur des langues vivantes des écoles de la ville de Paris; M. Louis Mercier, professeur à Harvard. C'est dire que de nouveaux cours seront offerts, que d'autres seront doublés et que dans toute la mesure du possible nous nous efforcerons de répondre aux besoins de tous ceux qui s'adresseront à nous.

Enfin, pour encourager le plus grand nombre possible d'étudiants méritants à suivre les cours, la *Société d'Administration* a mis à notre disposition quatre bourses, couvrant les droits d'inscriptions, destinées aux bacheliers des collèges de la province de Québec.

Pour tous renseignements au sujet de ces bourses, et au sujet des cours de vacances, consultez le tableau d'affichage de la Faculté des lettres ou adressez-vous au directeur des cours: Jean Houpert, D'402.

FUTURS AVOCATS, NOTAIRES, INGÉNIEURS OU AGRONOMES

N'oubliez pas que la compétence seule vous permettra de réussir. Et qui, de ceux qui aspirent aux plus hautes situations, peut se dispenser aujourd'hui d'une formation économique?

Inscrivez-vous donc à

L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES COMMERCIALES

(affiliée à l'Université de Montréal et subventionnée par le Secrétariat de la Province)

Un programme d'étude spécialement adapté à vos besoins, vous conduira à la *Licence en sciences commerciales* et vous fournira cette formation économique indispensable à votre réussite.

DEMANDEZ TOUS RENSEIGNEMENTS ET NOTRE PROSPECTUS GRATUIT AU DIRECTEUR: 535, AVENUE VIGER, MONTRÉAL

VACANCES À GRANDE-RIVIÈRE

La mer vient savonner les galets sur la grève avec un bruit de monnaie remuée; le varech séché crépite sous le pied, et la brise du Sud-Ouest est toute imprégnée de son âpre et riche senteur.

C'est Grande-Rivière, au cœur de la Gaspésie; Grande-Rivière, avec sa flottille de pêche, sa huilerie, son quai et sa jetée, ses filets étendus au soleil; Grande-Rivière, avec sa Station Biologique.

C'est à cette Station Biologique, où j'ai passé deux inoubliables vacances, que ma pensée retourne en ce moment.

Une foule d'images et de sensations diverses se pressent, turgescentes dans mon cerveau. Le grouillement des homards épineux mesurés dans l'atmosphère tiède d'une usine de mise en conserve. Les longues colonnes de chiffres et de statistiques à compiler, les moyennes, les écarts-types, les graphiques. La pêche du crustacé, le matin dans le jour encore mauve, quand chaque nasse remontée en surface apporte sa surprise; l'oursin hirsute, l'ophiure aux bras fragiles, le crabe affolé qui cherche une issue, ou le homard énorme, la grosse pièce de la saison, que les vieux pêcheurs se montrent avec orgueil.

À Grande-Rivière, les travaux de recherche sont nombreux et variés. Quelques-uns des étudiants ou des professeurs constituant le personnel de la Station en font le sujet d'une licence ou d'un doctorat en Biologie.

À chacun est assignée une tâche qui lui est propre et dont il est responsable, ce qui ne l'empêche pas de prêter main forte à ses compagnons quand le besoin s'en fait sentir.

Un jeune professeur étudie de minuscules crustacés, des copépodes, qui forment une partie de la faune marine, ou plancton. Plusieurs fois par semaine, le jour ou le soir, il doit sortir en barque pour en faire la capture, à l'aide de filets spéciaux. Inutile de dire que tout le monde prend part à ces promenades en mer, dont le caractère n'est pas toujours exclusivement scientifique!...

Deux étudiants parcourent la côte de la Baie-des-Chaleurs en quête d'un endroit favorable à l'établissement d'un parc d'huîtres, et font du même coup l'inventaire des principaux mollusques habitant la région.

Patience, un troisième observe le développement des œufs et des larves d'éperlans dont il suit les migrations depuis les rivières jusqu'à la mer.

Le homard retient particulièrement notre attention; nous en faisons une étude biométrique dont j'ai donné plus haut une idée un peu fantaisiste. Nous essayons aussi d'en faire l'élevage; il faut surveiller la ponte des femelles prisonnières dans les viviers, pêcher à l'épuisette les larves fraîches écloses, les isoler, les nourrir, les

choyer nuit et jour; souvent, hélas, sans résultat.

Puis, quand vient l'époque de la mue, chacun guette avec anxiété le moment où l'une des bêtes se débarrasse de sa vieille carapace devenue trop étroite pour en revêtir une autre, neuve et flexible comme un cuir souple.

La pêche à la morue étant la principale ressource de ce coin de pays, il va sans dire qu'elle constitue aussi un sujet de recherche. Une étudiante et moi nous partageons cette besogne.

Elle consiste à mesurer un certain nombre de morues chaque semaine, à faire le décompte des vertèbres, l'examen du sexe et de l'état des gonades; à déterminer l'âge de chacun des spécimens au moyen des otolithes; et, après avoir réuni toutes ces données statistiques à les comparer à d'autres résultats obtenus par des méthodes diverses pour en tirer une connaissance plus complète des différentes races de morue de la Baie, leur origine probable et leurs migrations.

Ajoutez à tout cela de longs voyages en mer, aux bancs de pêche, à Bonaventure, à l'Île d'Anticosti et jusqu'aux Îles-de-la-Madeleine; la proximité de Percé, le mal de mer, toute la cordialité et la bonne humeur d'une bande d'étudiants et de jeunes professeurs, et vous aurez une idée de ce qu'est la Station Biologique de Grande-Rivière.

Gilles BERTRAND

Attitudes

Subtile Irène,

Nos pseudopodes se relâchent. Nos explorations mutuelles ne nous rapprochent plus guère que des cailloux. Je sens ton antenne osciller de plus en plus vers de nouvelles longueurs d'ondes.

J'ai compris et ne m'acharne pas. Je songe même à me trouver un remplaçant qui te convienne. J'en parlais justement hier soir à Marcel. Après un éloge dithyrambique de tes qualités, je le croyais convaincu. Mais hélas... Marcel est un de ces hommes à la tête pesante dont parle Girardoux, un fixiste, un finaliste, qui ne croit pas à l'expérience pour l'expérience.

"Vois-tu, mon vieux", me dit-il, "j'aurais peur d'une femme comme Irène. Trop intelligente! Il me semblerait toujours être deviné, dominé, à sa merci. Et ceci, pour un homme, c'est intolérable. Je préfère une âme claire, toute simple, que je pourrai instruire, épater, qui s'appuiera sur moi comme sur une colonne."

Tout allait bien mal. Mais pour toi, Irène, je me débattis...

"Je vois, Marcel, que tu envisages l'amour à la façon d'un duel. Pourtant, la capacité d'aimer ne passe-t-elle pas (ou du moins elle l'égalé) le tranchant de l'esprit? Et cela, sois sûr que la finesse irénienne le comprendrait. D'ailleurs, cette cruauté apparente, cette froideur, sont peut-être un masque qui étouffe celle qui le porte. Peut-être Irène a-t-elle soif de se reposer dans un amour vrai de cette tension qui l'épuise. Elle ne se donnera certes qu'à celui-là. Et si tu sais chez elle éveiller l'amour, tu posséderas une âme à la fois aimante, dense et agile, sensible au moindre souffle de beauté."

Je laissai Marcel englouti dans son fauteuil défoncé. Mais je sentis que la partie était gagnée.

Regrettée Irène, remercie ton chevalier du soin qu'il apporte à ta diète. De beaux rêves.

C...

Dimanche soir. Ma chambre est silencieuse. Je suis là devant ma table de travail. Je commence un de ces rapports hebdomadaires de laboratoire. J'en ai pour la soirée. Voilà pourquoi les copains sont partis au cinéma sans moi, après le souper. Le devoir avant le plaisir, nous répètent nos maîtres dévoués.

On frappe à ma porte. C'est la maîtresse de la maison où j'ai ma chambre. "Une jolie visite pour vous, monsieur. Je la fais entrer?" — "Faites donc, je vous en prie". Et Jacqueline, une connaissance, entre dans ce sanctuaire originel qu'est ma chambre. Elle ne daigne même pas me saluer par un petit sourire. Je me lève et lui prête mon concours, pendant qu'elle se défait de son joli manteau de fourrure (du mouton, ma chère!). Machinalement, elle prend un siège (ne vous en faites pas, nous n'avons que des chaises!)

Je pense alors que je vais passer une charmante (!?!?) soirée en compagnie de cette jolie (c'est toujours ça!) demoiselle qui est d'humeur à damner un saint! Va-t-elle venir me faire perdre ma soirée de travail, pour une fois que j'étais bien décidé de voir à mes affaires. Encore, si elle était d'humeur à blaguer, à chanter. Mais non, elle a un de ces visages de bois qui tuent à gaité en vous. Vraiment, elle eût mieux fait d'aller se faire admirer ailleurs et de me laisser terminer mon fameux rapport.

J'ai bien le goût de la flanquer à la porte; je me ravise. J'essaie de la faire converser. Impossible. Je lui offre une cigarette; elle accepte. Je tente encore une fois de la faire jaser. Même résultat... résultat. C'est "si" surprenant de la part d'une femme! A la fin, simulat la colère, je l'apostrophe: "Dis donc, Jacqueline, as-tu l'intention de m'embêter toute la soirée? Fais quelque chose. Ris, pleure, mais ne reste pas là devant moi avec ce visage de morte et ce regard perdu." Et, prenant un ton plus doux: "Allons, vieille, ça ne va pas?" Mon

interlocutrice baisse les yeux et, les deux mains dans la figure, elle éclate en sanglots. Ca y est! Voilà que me revient le joli rôle de consolateur. Franchement, je ne me sens nullement les dispositions d'une mère de famille ou d'un directeur de conscience. Séchant un peu ses larmes, elle commence à parler. Ca va déjà mieux, me dis-je. Il est certain que le bon frère André est venu à mon secours...

Et elle parle. Longtemps... ses phrases sont entrecoupées de sanglots. Tout va mal. Les études ne l'intéressent plus. Elle est toujours de mauvais humeur. Ses compagnes et compagnons la "boudent". Son petit Jacques ne lui a pas téléphoné depuis deux semaines. Sa mère lui a refusé un nouveau chapeau. Elle ne parle plus à ses frères et sœurs. Elle n'a de goût pour rien. La vie lui paraît impossible. Et ça dure depuis plusieurs semaines. En somme, c'est le cafard. Les "bleus", si vous voulez. Je m'interroge. "Vais-je lui faire un sermon?" Non, vraiment, je ne suis pas un beau parleur. Je raterais. La laisser à son "malheur"? Non plus. Que faire? Tout simplement, je lui raconte une de ces bonnes histoires, comme en connaissent tous les carabins. Miracle! Elle rit. Le tour est joué! Je l'amène faire une petite promenade. On blague. Nous allons rendre visite à un petit groupe d'amis. Nous dansons, chantons, rions. Ma petite Jacqueline a oublié ses "gros" soucis. Elle vit maintenant la vie plus en rose. "Tout ira bien", dit-elle, "j'en suis certaine".

Et je revins à ma chambre pour entendre sonner minuit à la grosse horloge de la salle à manger. Mon rapport n'est pas fait. Je dois le remettre à demain matin. Je ne suis pas trop fâché. Je suis même heureux d'avoir déridé un joli petit visage. Jacqueline est maintenant de bonne humeur. Bravo. Je n'ai pas perdu ma soirée. Tout de même, j'en serai sorti avec des yeux "pochés" le lendemain.

Jean-Gaston RIOUX

DÉSIRS DE VACANCES

Les vacances allument dans les yeux d'étranges étincelles. Nos confrères coutumiers paraissent tout transformés quand un soleil printanier fait hâtivement son apparition. Beaucoup s'arrêtent aux fenêtres de l'école, oubliant les Janissaires qui d'habitude les talonnent. Il y en a qui s'enflamment, d'autres qui rêvent. Ils ont tous oublié la rigidité de la beauté théorique, la beauté des professeurs, la beauté de St-Thomas, et touchent inconsciemment les approches d'une beauté vivante, colorée par quelque un d'autre qu'un humain. Luc, l'ingénieur, rêve au "transit", Claude, l'architecte, rêve à la brouette de béton. Gisèle multiplie la complexité des clairs de lune, Carmen veut partir. Chacun découvre un petit désir qu'il faudrait combler. On appelle ça la fièvre du printemps. Cette problématique saison n'apporterait pas plus que déjà les psychologues en seraient satisfaits. N'est-ce pas déjà suffisant que d'allumer dans l'âme de chaque individu, un désir, un seul désir. C'est ravigoter l'humanité, créer un peu de vie sur terre.

Mais combler ce désir n'est pas précisément le problème du moment. Maintenant, ce sont les examens. Et qui donc nous blâmera d'y penser déjà? Bien des gens peut-être, mais comme il faut faire souvent dans la vie, ne nous en préoccupons pas. Qui ne cherche une solution céleste, une solution qui ne se trouve pas sur terre? Demandez à Denyse! Ah, elle n'y pense pas! Voyons, Denyse, je te vois sourire. Je lis dans tes yeux que tu vas partir. Avec Pauline. Vous irez loin, vous reviendrez et vous épaterez un flot de Don Juans. Vous les bernerez de récits fantaisistes, de romances éblouissantes. Quand on a l'audace de partir, on a un peu droit à la légende. Profitez-en, la barrière est ouverte. À votre retour, les gens auront une mine déconfitée qui annoncera la saison hivernale. Sauf évidemment Suzanne qui ne vit qu'en hiver.

A. BERTHIAUME
promotion 50

PIERRE DAGENAI DIRIGERA DU SHAKESPEARE AU M.R.T. ANGLAIS



Photo Henri Paul

Décor du «Songe d'une nuit d'été» de Shakespeare présenté par l'Equipe l'été dernier.

IL EST ENCORE DES DÉSERTS...

En ce temps-là, la terre espérait le Christ. Cravachée de soleil, elle attendait cette eau vive qui disjoint ses molles crispées, et rendrait ses vertus à l'humus ramolli. Et il y eut une voix dans le désert. Bienheureux ceux qui la reçurent. Car leur vide intérieur fut comblé, leur attente dépassée.

Cravachée d'égoïsme et d'orgueil, l'humanité roule de nouveau aux abîmes. Sans doute, le monde nous a paru toujours livré au mal plus qu'au bien. Le blé lourd monte moins haut que l'ivraie. Il faut se pencher, écarter les masques pour rencontrer la vie. Mais il semble qu'aujourd'hui, tant de croûtes la recouvrent, quelle est morte ou agonisante. Le troupeau des infidèles, des hérétiques est toujours aussi nombreux. Quant aux masses chrétiennes et catholiques, elles étouffent sous la lettre de la Loi, sous cette morale close dont parle Bergson, à base d'égoïsme et de peur: religion commercialisée dont on ne pense qu'à s'évader pour y revenir ensuite peureusement. Dans notre siècle qui semble si bruyant, bien des déserts persistent. A croire qu'il ne règne plus partout qu'une immense solitude.

A ceux qui sont écœurés de cette boue, que n'excitent plus ces bruits de cymbale et ces rythmes brisés, il faut conseiller la sortie de la farandole, quelques heures de méditation entre quatre murs... et la lecture du dernier Mauriac: Sainte Marguerite de Cortone.

Seul l'Absolu sauve, et ce n'est qu'à ceux qui refusent toute concession, tout amoindrissement que ce livre est destiné. Une seule chose est nécessaire, nous apprenait le catéchisme: sauver son âme. Je n'ai jamais aimé cette chose. Elle sert de fond à cette religion de peur, aujourd'hui si répandue. Non, la seule chose qui compte, c'est la vie, la vie en brûlant, consommant. Et il n'y a que la vie pour remettre cette folie. Elle, Dieu ne nous apparaît plus. C'est ce PERE NOEL accommodant qu'on a accoutumé de nous présenter. Il est le feu qui remplit de sa lumière le temps et l'espace, l'Abîme de toute perfection, de tout Amour. Penser que le Verbe, par son sacrifice, nous convie

à cette splendeur, que la communion à cette cause exemplaire est maintenant possible, voilà de quoi soulèver l'âme avec toutes ses puissances, voilà lui offrir un aliment dépassant tous ses espoirs, voilà compléter, achever l'homme. Que les saints riraient (s'ils le pouvaient) de ces nains qui les jugent. Mais ils ne pensent qu'à déplorer l'aveuglement des hommes, le gaspillage de cette chaleur divine qui brûle en vain, et qui n'atteint jamais les hommes.

La sainteté! sujet de méditations sans fin, d'essais décourageants toujours recommencés, clef du bonheur individuel et du salut de l'humanité.

Camille LAURIN

Fourrures Printanières!



BOLÉROS

- Renard Platine Naturel
- Renard Argenté
- Renard Platine Argenté
- Renard Croisé
- Renard Bleu Platine
- Renard Bleu

TOURS DE COU

- Ecureuil de Russie Gris Naturel
- Ecureuil de Russie Teint Brun
- Vison Canadien Naturel
- Renard Platine Naturel

FRANÇOIS DESJARDINS, Président.

DESJARDINS

Char. Desjardins & Cie, Smitée

1170, rue SAINT-DENIS

UNE PAGE pour VOTRE ANNUAIRE

Comité de régie des étudiants en Sciences Sociales, Economiques et Politiques. 1945-46

- Président Jean-Marc Fontaine
- Vice-président Raymond Laporte
- Secrétaire Françoise Quirion
- Treasorier Gustave Gauthier
- Délégué à l'A.G.E.U.M. d'Iberville Fortier
- Délégué à l'A.A.U.M. Pierre F. Larivière
- Conseiller Domitien Gagnon
- Conseillère Colette Fortier
- Aviseur René Gravel
- Publiciste Roger Gagner

Notre Patron: PERICLES
Notre insigne: Le flambeau
Nos couleurs: Bleu et liséré gris

Du à des circonstances incontrôlables la liste des membres du Comité de Régie des étudiants en Sciences Sociales, Economiques et Politiques n'a pu être publiée dans l'annuaire des étudiants. Vous trouverez cette liste ci-dessous à l'intérieur d'un pointillé formant la grandeur d'une page de l'annuaire, que vous pourrez découper et coller à l'intérieur de celui-ci.

A thing of beauty
is a joy forever



Cette définition attribuée à Shakespeare, et à quelques autres, s'applique à la majorité des travaux qui sortent de nos ateliers — L'imprimé ne dure qu'un moment (tel les plaisirs d'amour)... Mais le client, lui, garde "toute la vie" son impression première.



LA PATRIE

180 est, rue SAINT-CATHERINE
L'Ancteur 3151

Vacances trop belles pour des

FESSIERS CONFORTABLES

Il est un organisme mondial pour faciliter les excursions, les randonnées, les voyages et les expériences de la route aux jeunes de tous les pays.

L'Association Internationale des Auberges de la Jeunesse, dont le siège social est à Amsterdam, a probablement beaucoup souffert des désastres de la guerre dans les pays de l'Europe centrale. Mais, elle est encore très puissante et son avenir s'annonce intéressant.

Les organismes nationaux d'Angleterre, d'Ecosse, d'Irlande et de Suisse ne laissent rien à désirer. Les Auberges de la Jeunesse de France, déjà puissantes avant la guerre, ont pris un essor remarquable sous le régime du Maréchal Pétain, et se sont vu tout récemment gratifiées d'un octroi de cent quatre-vingt mille dollars (si notre mémoire ne fait pas défaut) par le nouveau gouvernement. Le mouvement s'est aussi rapidement étendu aux Etats-Unis qui compte aujourd'hui l'un des systèmes les plus solidement établis. Mais au Canada, nous tirons surtout de l'arrière.

En 1937, le mouvement canadien prenait naissance à Montréal. Des Canadiens de langue française se sont dépensés pour établir solidement un réseau d'A.J. dans la région de Montréal. Le mouvement s'est également propagé dans les autres provinces du pays. Aujourd'hui, l'organisme national à charte fédérale, affilié à l'Association Internationale, a son siège social à Toronto. L'Association Canadienne des Auberges de la Jeunesse compte environ une centaine d'auberges, dont au moins vingt-cinq se trouvent dans la division laurentienne, section de Montréal. Cette section groupe environ huit cents membres dont seulement quarante sont de langue française. Et pourtant l'affaire en vaut la peine.

L'Association s'efforce de créer sur un territoire un réseau de gîtes, capables d'accueillir simplement et à très peu de frais les jeunes qui entreprennent de voyager à pieds ou en bicyclette. N'importe qui peut en devenir membre et les frais d'inscription sont très bas. La

carte de membre donne droit de chercher asile non seulement dans les auberges de la région de Montréal, mais aussi dans celles de tout le Canada, des Etats-Unis et de tous les pays affiliés à l'Association Internationale. Et il n'y a que quarante Canadiens de langue française intéressés à un tel mouvement.

Les fondateurs se sont dépensés sans compter, mais les "chaleurs" que nous sommes ne les avons pas encouragés. Ils ont cherché l'appui d'un comité ajiste universitaire, mais les étudiants n'ont pas répondu. Les Canadiens de langue anglaise, eux, n'ont pas hésité. Aujourd'hui, dans la deuxième ville française du monde, on trouve quarante ajistes de langue française.

Les Canadiens de langue anglaise, malgré le peu d'encouragement que nous donnons au mouvement, veulent bien voir les Canadiens français se joindre au mouvement. Le comité de direction compte trois noms français. Mais les membres sont au nombre de quarante.

En France les A.J. sont extraordinairement développés. Le gouvernement tient compte d'elles dans son budget national. Ici, les ajistes sont au nombre de quarante. Sauf ces quarante, où sont les Canadiens français qui aiment la route?

Il est grandement temps que les étudiants de l'U. de M. s'intéressent aux A.J., deviennent ajistes, donnent leur aide aux directeurs et fournissent l'élément nécessaire au développement de ce mouvement chez nous.

Autrement nous prouverons la sempiternelle vacherie d'un peuple de jeunes vieillards qui préfèrent moisir sur une plage sans horizon plutôt que de se lancer à l'aventure sur la route et en arriver à s'ouvrir les yeux sur un monde qu'ils ne connaîtront jamais autrement que lorsque leurs deux fesses sont confortablement enfoncées dans un fauteuil de bien petit bourgeois.

Guy
BEAUGRAND-CHAMPAGNE

PFFFFFFT...

Qu'est-ce qu'on attend?

Bien oui, qu'est-ce qu'on attend pour partir?

Enfilons l'espace, et que ça ronfle. Les autres sont déjà sur le chemin; ils nous attendent pour le voyage; dépêche, dépêche.

Le soleil éclate de vie; ce n'est pas assez pour brasser ta carcasse? Voyage, ça ne t'a jamais rien dit? Voyage, j'y vais de suite. Voyez. Voir, admirer la Terre, rien de moins. Cette vieille boule n'aime pas à se faire piétiner un seul point à la fois.

Nous allons au Brésil, en France, aux Iles Sandwich. As-tu faim? Dessert: sorbet sur les côtes du Groenland. Il y a aussi notre vieux pays-mes-amours. On dit avoir trouvé quelques coins pittoresques dans ce Québec. Souvenir d'une lecture dans "National Geographic".

Système téléférique le plus à la mode: le "lift", élégant, commode et imprévu. Surtout, ne pense pas aux examens coulés; ce sont des histoires de professeurs.

Nos besoins seront vite comblés: évasions, désirs, respirs, soupirs, empires. Bacchus et Vénus font aussi partie du cortège. Un vrai marin les trouve à chaque port; "et ce que fit le quatrième n'est pas dit dans la chanson".

Allons, Aristophane, emplâtre, remue-toi. Aristophane ne connaît pas l'art du lift. Aristophane lève timidement le pouce, à deux lignes au dessus de la ceinture. Aristophane a le visage triste, et baisse les yeux d'un air gêné. Depuis une semaine, Aristophane, assis sur son havre-sac, derrière une butte ombragée, implore les automobilistes de son regard morbide. Ceux-ci n'ont pas vu Aristophane. Pauvre Aristophane. N'imites pas Aristophane.

Ce qu'il faut: assurance, tenue sympathique et coup d'oeil. Met-

«Prends la route...»

Il y a des gens qui sont nés fonctionnaires. On en voit tous les jours. De ces jeunes vieillards qui n'ont d'autres ambitions que de s'allier à la grande et sympathique famille des ronds-de-cuir. Vous les reconnaissez tout de suite à leur allure, à leur façon d'agir en général. Ils s'initient à leur futur métier en fuyant tout effort physique ou intellectuel. Ils craignent les intempéries. Ils détestent les aventures. L'originalité et la fantaisie les scandalisent.

Aux étudiants qui se sentent vieillir, qui s'enlissent petit à petit dans le bourgeoisisme, qui ont conscience de perdre leur enthousiasme avec leurs illusions, je conseille le seul remède adéquat: l'AVENTURE. Comme elle ne viendra pas vous trouver dans votre lit, il vous faudra la rechercher. Enfoncez donc votre bicyclette et partez à l'aventure...

Croyez-moi. Il n'y a pas de sensation plus exaltante que celle que l'on ressent à pédaler de grand matin dans les rues désertes de Montréal. Rien de plus enivrant que de monter sur le pont Jacques-Cartier et de jeter un regard dédaigneux sur cette maudite ville qui nous empoisonne, corps et âme, huit mois par année. Plus de tramways, plus de radio, plus de voisins, plus de professeurs, finis les examens... la liberté, quoi!

Le soleil, le vent, les arbres, la route, tout nous appartient! Où aller? N'importe où. A New-York, par exemple. C'est une ville qui en vaut bien d'autres. La route qui y mène est idéale, les paysages sont splendides et les Américaines très jolies. Avec 25 dollars et 15 jours de liberté, tout étudiant peut se payer un voyage merveilleux dans la métropole du monde. Pensez-y: c'est peu et c'est beau.

Evidemment, il faut laisser chez soi ses habitudes bourgeoises autant que ses soucis. On ne touche pas tous les soirs à l'hôtel. Tantôt on se contente d'une grange, tantôt on hente les

maisons abandonnées; souvent, c'est le poste de police qui nous accueille, la prison même — pourquoi pas? Les prisons sont très belles chez nos voisins — lorsqu'il fait beau, il vaut encore mieux profiter d'un petit bois de pins. Quand on a pédalé 80 milles dans la journée, on dort sur n'importe quoi. La soupe qu'on fait chauffer alors, acquiert un goût inégalé. On s'enroule dans sa couverture et le sommeil ne tarde pas à venir malgré les regards indiscrets de la lune et des étoiles.

Une telle équipée ne peut s'accomplir sans incidents, sans accidents même. C'est justement ce qui empêche la randonnée de devenir monotone. Une crevasion, par exemple; c'est banal et un peu trop fréquent. Une tempête; ça ne peut que retremper son homme. On fait souvent des rencontres très intéressantes. A Albany, nos porte-feuilles ne nous permettant pas de séjour à l'hôtel, nous partons à la recherche d'un gîte pour la nuit. Il est tard, nous sommes harassés: désespoir noir. La Providence des vagabonds nous envoie alors un de ces philanthropes (qu'on ne trouve qu'aux Etats-Unis) qui s'offre à nous payer nos six chambres au Y.M.C.A. O nuit enchantée! Un autre jour, on nous amènera prendre un repas de deux dollars par simple curiosité, pour savoir d'où viennent ces énergumènes qui ne parlent pas yankee et qui chantent "Alouette"... Ils n'en croient pas leurs oreilles, lorsque nous leur apprenons qu'ils ont quatre millions de voisins qui parlent français.

Et nous allons ainsi, de découvertes en découvertes, joyeux et libres, sales et fatigués, mais suprêmement heureux.

Je ne décrirai pas l'Empire State ni Radio City. Vous les reconnaîtrez sans peine lorsque vous irez à New-York, cet été...

Pierre TANGUAY

DÉPARTS

Partir, c'est renaitre. Et les vrais départs, ce sont ceux des routes.

Quitter la civilisation, les conventions des villes surchauffées, pour la liberté du voyageur sans tourisme et sans bagages.

A pied, à bicyclette, ou dans l'hospitalité d'un véhicule inconnu. Laisser derrière soi les villes de plus en plus nombreuses, qu'on regarde ou qu'on respire en passant.

Parcourir les campagnes brûlées par l'été, se couvrir des poussières lointaines de routes qu'on n'a jamais vues, que jamais on ne reverra? Peut-être même s'aventurer sur les "routes invisibles" de la mer ou de l'espace?

Où l'instinct vagabond pousse jusqu'au fond des forêts, parmi les moustiques, les parfums des sapinières, dans les pistes boueuses où

les pieds renfoncent, où il faut porter de lourds fardeaux, même l'embarcation qui fera naviguer les rivières et les lacs.

S'emplier les yeux de couleurs, les poumons d'air neuf, les jambes de distances, les muscles de fatigue et d'énergie. S'emplier l'esprit de leçons nouvelles, le cœur de fortes religions, de puissantes poésies.

Oublier son milieu, son travail, sa richesse ou sa pauvreté.

Oublier que les départs ne servent de rien, quand on n'a fait qu'accrocher les beautés des départs à l'ancien individu qu'on redevient peu après le retour.

Accumuler des souvenirs qui feront plus tard, dit-on, regretter la jeunesse perdue.

Revenir assaini, refait, renouvelé peut-être.

Freidrich STEINER

TRAVAUX FORCÉS

Parmi les étudiants, il en est un grand nombre qui pendant les mois d'été occupent un emploi rémunérateur. Quelques-uns travaillent pendant quelques semaines, puis vont gaillardement dépenser le fruit d'un ennuyeux labeur. Heureuse insouciance, et que nous aurions tort de déconseiller pourvu qu'on agisse intelligemment. Qu'il y ait des étudiants qui ne travaillent que dans le but mercantile d'accumuler des piastres sans y être contraints par la force des événements, cela nous n'osons même le penser, quoique souvent nous serions tentés de le faire. Enfin certains étudiants, et ils sont nombreux, doivent pendant la période des vacances gagner cent, deux cent et même trois cent piastres pour payer les frais de leurs études universitaires. C'est de ceux-là que nous voulons parler.

Il est évident que cette situation est un non-sens et qu'elle durera tant que l'enseignement supérieur ne sera pas gratuit. Il est impossible à un jeune homme d'atteindre à un développement complet de sa personne s'il lui est défendu pendant ses mois libres de s'adonner à des exercices physiques et intellectuels moins spécialisés. Ceux-là ont droit à toute notre admiration qui travaillent douze mois durant pour arriver au but qu'ils se sont proposés. Mais on conçoit difficilement qu'un étudiant puisse se mettre

à la tâche avec entrain s'il lui a fallu croupir pendant trois longs mois entre les quatre murs d'un magasin ou d'un bureau quelconque.

C'est pourquoi il nous semble qu'il ne doit pas y avoir une situation assez grave pour qu'un étudiant ne puisse se permettre au moins deux semaines de repos et de détente complète, car ce n'est pas tant le repos qui manque qu'un changement radical de vie, un oubli momentané des problèmes passés et futurs, une évasion dans un monde inaccoutumé et merveilleux.

Et il y a mille façons d'employer une vacance de quinze jours sans qu'il en coûte ou presque pas.

En même temps, le soleil, le grand air et l'eau feront en sorte de raviver les santés débiles et chancelantes. Il est un fait certain, c'est que les étudiants en général ne font pas assez cas de leur bien-être physique. Rien ne sert à l'étudiant d'avoir le crâne bourré de connaissances, s'il n'est pas en mesure d'offrir une résistance physique qui lui permettra de travailler durement quand les circonstances l'y obligeront. Enfin il n'y a que ceux qui n'y ont jamais goûté qui puissent douter de l'attrait irrésistible des plaisirs sains et fortifiants d'une vie au milieu de la nature. Quand il n'y aurait que ça, l'expérience en vaut la chandelle.

P. G.

POSSESSION DE DIEU

C'est un titre équivoque, en ce sens qu'il veut dire également deux choses opposées. C'est exprimé.

D'abord, cela veut dire que Dieu doit te posséder.

C'est son droit, que ça te plaise ou non. S'il te laisse libre de te laisser posséder dès maintenant, il est un moment où tu n'auras plus le choix: c'est quand il te demandera des comptes. Tant qu'à faire, il vaut mieux ne pas prendre de chances.

Mais pour que Dieu te possède, il faut que tu ne sois possédé par rien d'autre, il faut que tu sois parfaitement libre.

Dans les temps de crise, un taxi déjà occupé peut prendre un autre passager: Le Seigneur n'aime pas les partages de ce genre. Il veut être seul à bord, seul... avec toi, le chauffeur.

Or tu n'es pas libre, si tu ne fais pas ce que tu veux; si tu n'es pas capable de te passer de ton confort, de tes habitudes, de ton lit, de tes repas faits par d'autres, de tes cigarettes, ou de ton amie et de ce qu'elle te procure de plaisirs égoïstes.

Donc, commence par te libérer. Fais de ta vie — de tes vacances surtout, un temps de libération. Même si tu travailles, offre-toi le

luxé d'une vie un peu plus rude; sache prendre la route, faire tes repas sur le bord du chemin, coucher où la Providence te ménagera une grange, ou l'herbe tendre du fossé; sache t'oublier toi-même, au moment où tu pourrais te laisser aller; pense chaque jour à faire ce que Dieu attend de toi, et non ce qui tente la vache qui pait au fond de toi-même.

Alors, maître de toi, tu pourras te donner à Dieu.

Mais le titre veut dire également que tu dois posséder Dieu. Et pour cela le temps des vacances est plus commode encore, parce qu'il peut être exclusivement réservé à des expériences nouvelles.

Quand tu vas voir une exposition de peinture, tu as devant toi l'expression de ce que portait en soi l'artiste. Il l'a exprimé au mieux de ses moyens, et presque toujours, il a trahi en la matérialisant l'image qu'il avait créée.

Quand tu regardes la nature de Dieu, l'herbe fraîche, le bouleau, l'étoile, le lac, l'oiseau, le coucher de soleil, tu as devant tes yeux des matérialisations de la pensée de Dieu. Tu peux le connaître à travers sa création. Il en vaut la peine.

Or connaître, c'est posséder.

Et lorsque tu auras découvert un peu de cette pensée divine, autour de toi et même en toi, tu ne peux pas ne pas être emballé, enthousiaste, "fana".

Et cet emballement pour le Créateur, c'est la conviction quotidienne que tu fais équipe avec lui, et que la vie dans ces conditions, avec un pareil "boss", c'est sensationnel. Alors tu pourras mieux encore lui dire chaque jour: "Seigneur; qu'attendez-vous de moi?"

Ce qu'il attend, c'est que tu sois un beau type d'homme, équilibré, te servant, au maximum de leurs possibilités, de corps, de la tête, du cœur, de l'âme qu'il t'a donnés pour son service.

Alors, mon fils Carabin, va! Une fois les examens terminés, durant ce temps qui va te donner des occupations nouvelles, que tu travailles dans un bureau, une usine, en ville ou dans le bois, réalise un peu mieux cette idée que Dieu se forme de toi. Sois digne de Lui: Il te possèdera, tu Le possèderas.

"Alors, les Rois, les dieux, la chance et la victoire

Seront à tout jamais tes esclaves soumis,

Et, ce qui vaut bien mieux que les rois et la gloire,

Tu seras un homme, mon fils."

Que Dieu bénisse tes vacances!

LE PERE

